

HANNAH ARENDT

L'amour du monde

Ce document nous plonge au cœur du XXème siècle en compagnie d'Hannah Arendt, une philosophe sans équivalent, dont la dimension commence à peine à être reconnue.

Hannah Arendt propose une réflexion sur la nouveauté radicale de notre époque, réflexion qui associe le totalitarisme au renoncement à la politique. Selon elle, tant que les hommes cesseront de penser et surtout de prendre la parole dans l'espace public nous ne serons pas à l'abri de la barbarie.

Pour l'amour du monde, Hannah Arendt nous met en garde.



Mots-clés (Compatible Motbis 3)

Totalitarisme, banalité du mal, pluralité, espace public, travail, politique, révolution, démocratie, pouvoir

SOMMAIRE

PRESENTATION

POURQUOI FAUT-IL LIRE HANNAH ARENDT AUJOURD'HUI ?

SON HISTOIRE

Une jeunesse allemande
Exil mouvementé en France
Le refuge aux Etats-Unis

LE TOTALITARISME

Comment cela a-t-il pu être possible ?
La loi et la terreur
Les masses
La désolation et l'isolement
Les hommes sont devenus superflus

LE PROCES EICHMANN

Nous ne sommes pas tous coupables

COMMENT SORTIR DU TOTALITARISME ?

Dénonciation du privilège accordé au travail dans la société moderne.
Le travail, l'œuvre et l'action
Une société de consommateurs
Une conception originale de la politique

ESSAI SUR LA REVOLUTION

Eloge de la démocratie directe
La pluralité contre la volonté générale
Comment concilier pouvoir du peuple et autorité de l'Etat ?
La désobéissance civile

LA BANALITE DU MAL

Rien n'est plus dangereux que d'arrêter de penser

UNE AUTRE POLITIQUE EST-ELLE POSSIBLE ?

Comment expliquer le discrédit actuel de la politique ?
Pistes de réflexion.

CONCLUSION

Pour en savoir plus

Hannah Arendt, ou l'amour du monde est une oeuvre collective réalisée et écrite sous la coordination du chantier de l'ICEM-PEDAGOGIE FREINET (bt2@icem-freinet.org)

Auteur : Annie COII

Coordination du projet : Laurence Bouchet

Collaborateurs de l'auteur : les élèves de la TES3 de Laurence Bouchet, Marjolaine Billebault, Marité Broisin, Jacques Brunet, Annie Dhénin, Jean Yves Fournier, Pierrette Guibourdenche,

Coordination générale du chantier BT2 de l'Institut coopératif de l'École Moderne : Claire Vapillon

Iconographie :

Ouverture : Graphisme A.Dhénin
p.10 : DR (A.D.)

PRESENTATION

Si penser, c'est vraiment comprendre ce qui fait la nouveauté et la spécificité de notre temps, Hannah Arendt est au XX^{ème} siècle une philosophe sans équivalent. Derrière les thèmes de la banalité du mal, de la critique du travail, derrière le projet de rendre la politique aux citoyens, se dessine une sorte de fil directeur de sa pensée, une incitation à rompre avec le conformisme et l'indifférence de nos vies, mais sans que cela soit asséné, tant elle refusait d'apparaître comme une donneuse de leçons.

Sa condition de juive allemande explique pourquoi sa réflexion reste avant tout, occupée par la volonté de comprendre le phénomène totalitaire.

Comment cela a-t-il pu être possible ?

Elle refuse d'emblée deux types d'explications qu'elle juge irrecevables. Celle qui consiste à dire que le totalitarisme serait une simple résultante de la haine du juif activée dès le début du christianisme, mais aussi celle qui s'appuie sur la soi-disant monstruosité nichée en chacun de nous qui entraînerait, le moment venu, le déchaînement génocidaire.

Le totalitarisme est un phénomène inédit qui n'est pas apparu au XX^e siècle par hasard, mais au contraire parce que certains éléments nouveaux ont permis sa cristallisation.

Bien après le risque de la terreur, la menace persiste car notre époque ne s'est pas débarrassée du terreau dans lequel il a surgi.

L'élément de base, c'est l'existence d'une société de masse caractérisée par son indifférence totale à la politique, liée au sentiment de son impuissance la plus grande. Hannah Arendt nous rappelle alors sans cesse que chaque homme est porteur d'une singularité irremplaçable qui doit se manifester dans l'espace public pour que le concept de liberté ait encore un sens.

Autrement dit, seul le fait de prendre la parole pour s'emparer enfin de la chose politique, discuter des affaires communes, peut nous affranchir du conformisme de la masse.

Venir au monde, c'est être d'emblée confronté à la pluralité, c'est une nouvelle espérance qui surgit tant il est vrai que « les hommes ne sont pas nés pour mourir mais pour innover »

A travers une analyse de notre passé le plus sombre, Hannah Arendt nous donne des forces, un véritable élan pour l'amour du monde.

POURQUOI FAUT-IL LIRE HANNAH ARENDT AUJOURD'HUI ?

Il faut la lire pour croire en nous-mêmes, en notre singularité, en notre pouvoir de citoyen, pour sortir de notre mutisme, de notre solitude intellectuelle. La liberté ne consiste pas dans le fait de choisir notre travail, nos amours, voire notre manière de consommer. Le confort et le repli de notre vie personnelle ne sauraient suffire à nos vies.

Nous rendre dans l'espace public, y prendre la parole sont les seuls moyens de retrouver les conditions de notre humanité, cette attitude est la manifestation la plus authentique de notre liberté.

Sa pensée va donc à contre courant : non seulement les gens n'ont pas envie de faire de la politique, à la fois parce qu'ils ne s'en croient pas capables mais aussi parce qu'ils sont persuadés que cela ne sert à rien, et ils ne pensent pas du tout que leur liberté soit en jeu à ce niveau.

Le pourcentage des abstentions aux élections démocratiques ne cesse de croître, les gens ne vont plus voter car ils ne croient plus aux beaux discours des hommes politiques, ils voient bien que le chômage perdure quels que soient les gouvernements. Les plus désespérés se réfugient dans un vote protestataire qui permit à l'extrême droite d'être présente en 2002, au deuxième tour des élections présidentielles, les plus en colère ont des comportements suicidaires en provoquant des émeutes dans leurs quartiers déshérités.

« Le danger consiste en ce que nous devenons de véritables habitants du désert et que nous nous sentions bien chez lui. »

Ainsi se termine un petit ouvrage de Hannah Arendt intitulé : *Qu'est-ce que la politique ?* Etrange phrase... De quel désert s'agit-il et pourquoi nous y sentirions nous bien ? Cette mise en garde est un condensé de la pensée de Hannah Arendt. Elle ne fait pas allusion au désert d'Afrique bien sûr, mais à celui de notre monde occidental. Cette métaphore désigne notre absence de points de repères. Bien que noyés sous les informations et les images de toutes sortes nous vivons dans le désert de nos vies privées et cela semble bien faire notre bonheur. Autrement dit, notre passivité de citoyen consommateur nous suffit. Nous avons sous nos yeux le spectacle d'un monde auquel nous ne pouvons rien changer et nous acceptons sans trop de problèmes cette fatalité.

« Tant que nous souffrons, dans les conditions du désert, nous sommes encore humains, encore intacts » ajoute-t-elle. Etrange diagnostic. Paradoxe contemporain, notre bonheur n'est pas bon signe ! Il montre que nous avons renoncé à ce qui fait notre humanité véritable, c'est-à-dire à notre liberté.

Tant que nous souffrons, dans les conditions du désert, nous sommes encore humains, encore intacts

Mais notre démocratie n'est-elle pas justement le garant absolu de cette liberté ? Etrange philosophe, qui d'ailleurs refusait cette appellation, et se voulait plutôt penseur de la politique. Elle distingue donc le monde humain d'un côté et le désert de l'autre.

Notre désert, c'est l'univers du travail, de la consommation, de la culture de masse, auquel nous pouvons ajouter aujourd'hui (elle est morte en 1975) celui du spectacle. Le temps que nous passons à travailler nous occupe à tel point, que nous n'avons guère la force de mener à bien d'autres activités librement choisies. Nous nous replions ainsi sur notre vie privée, notre intimité qui devient le seul domaine dans lequel nous essayons encore d'avoir un peu de pouvoir. L'accumulation de nos objets techniques favorise notre individualisme, grâce au téléphone, à l'ordinateur, à la télévision, les rencontres sont devenues secondaires. A vrai dire notre seule liberté est celle de consommer et on nous invite à nous singulariser, à trouver notre style de cette seule manière, puisque nous consommons non seulement des produits vitaux mais aussi des vêtements, des voyages organisés, des produits culturels. Dis-moi ce que tu consommes, je te dirai qui tu es.

Tout cela nous dispense de nous occuper des affaires communes, c'est-à-dire de ce qui relève de la politique. L'habitude est prise que des spécialistes s'en chargent à notre place, et nous trouvons cela parfaitement normal. La politique est d'ailleurs discréditée par les médias, et chacun se contente d'alimenter dans son coin cette dérision généralisée.

Dans la Presse d'actualité : *Marche pour la paix à Clichy sous Bois, le 29 octobre 2005*. Certains habitants portent la mention « Morts pour rien » sur leur T-shirt.

« Début Novembre 2005, trois jeunes apeurés par un contrôle policier tentent de se cacher dans un transformateur électrique, à Clichy-sous-bois, une banlieue ouvrière pauvre de la région parisienne. Deux d'entre eux meurent électrocutés et le troisième est gravement brûlé. Connaissant la dangerosité des lieux, les policiers ne leur porteront aucun secours et les présentent comme des délinquants connus, ce qui se révélera inexact. Ces faits provoquent immédiatement des manifestations suivies d'émeutes dans la ville. Lesquelles s'étendront rapidement à d'autres quartiers de la région parisienne et ensuite à toute la France. Les émeutes ont duré presque deux semaines et se calment juste avant que le gouvernement décrète l'état d'urgence. Ces événements surviennent à la suite des propos méprisants et agressifs, du ministre de l'intérieur (l'intention de « nettoyer les quartiers » et la référence à la « racaille ») qui avaient déjà fait monter la tension. La mort des jeunes a mis le feu aux poudres. Le vrai problème posé par leur révolte et leurs émeutes est, avant tout, leur isolement du reste de la société. Ces incendies ne furent pas accompagnés de prises de paroles politiques. »

D'après un long article écrit par Charles Reeve dans la revue *Oiseau – Tempête*

La Pnyx (colline de l'Agora à Athènes).

Au Vème siècle avant JC, Athènes est une démocratie directe où tous les citoyens participent dans l'Assemblée au gouvernement de l'Etat ; les citoyens siégeaient à la Pnyx : il suffit d'un quorum de 6 000 votants pour les actions les plus graves. L'opinion publique est très sévère pour quiconque paraît se désintéresser des affaires de l'Etat.

Machines de tirage au sort.

Qui est apte à gouverner ? se demande Platon dans *La République*

Est-ce le plus vieux ? Le plus savant ? Le plus riche ? Le mieux né ? Ou n'importe qui ?

La réponse de la démocratie est : n'importe qui.

Dans *La haine de la démocratie*, le philosophe contemporain Jacques Rancière dit : « *Le tirage au sort a fait l'objet d'un formidable travail d'oubli, pourtant il ne favorise pas plus les incompetents que les compétents* »

Mais où est donc le danger ? Ne pourrions-nous pas nous contenter d'un tel monde ? Nous avons des droits, nos enfants sont scolarisés, nous n'avons pas de prisonniers politiques, ne sommes nous pas privilégiés ? Notre monde n'est-il pas objet de convoitises de la part des populations misérables ? Pour Hannah Arendt, même si nous ne sommes plus menacés directement par la terreur aveugle, nous le sommes par l'indifférence généralisée.

Le danger est que tout est prêt dans ce monde pour que les hommes soient superflus, c'est-à-dire pour qu'ils n'aient plus le sentiment d'avoir un rôle à jouer. Ils le deviennent dès que la machine avance toute seule, celle de l'économie, celle de la marchandisation du monde, celle du progrès technique et que chaque homme se sent totalement impuissant à changer quoique ce soit. Rendre les hommes superflus, tel était le projet totalitaire. Les systèmes totalitaires du XXème siècle ont inventé les camps de concentration pour réaliser ce projet hallucinant : déshumaniser les hommes, les priver d'identité, les réduire à l'état animal, les épuiser par des travaux absurdes.

Mais où est le rapport, pourrions nous rétorquer, entre ces crimes et notre douillette condition de citoyen privilégié ? Bien sûr, nous ne nous sentons pas immédiatement menacés par le totalitarisme, mais dès lors que l'homme est devenu superflu, dès que chaque homme se croit inutile, le danger totalitaire peut ressurgir, nous dit elle. Hannah Arendt entreprend, à sa manière, de nous réveiller.

Sa pensée est donc révolutionnaire, mais dans un sens particulier. Il ne s'agit pour elle ni de faire table rase du passé ni de nous promettre des lendemains qui chantent, mais de nous inciter à prendre en main notre histoire même si elle sait toutes les limites de l'entreprise.

Il s'agit d'abord de sauver notre humanité du conformisme et de l'uniformité, du divertissement avilissant. Sa critique radicale de la société, sa connaissance des valeurs du passé nous ouvrent des perspectives passionnantes.

SON HISTOIRE

Hannah Arendt doit sa lucidité tant à son histoire personnelle qu'aux amitiés qu'elle a su garder tout au long de sa vie avec des penseurs exceptionnels. Elle n'avait que 26 ans, quand elle dut se réfugier en France pour fuir le nazisme, en 1933. Dès lors elle a consacré sa vie à essayer de comprendre comment un tel fait a pu être possible.

Une jeunesse allemande.

Elle est née en 1906 près de Hanovre en Allemagne, dans une famille juive de notables où la bibliothèque était fournie en auteurs grecs et romains dont elle ne cessera de s'inspirer. Sa mère était une admiratrice de Rosa Luxemburg, autant d'éléments disparates qui seront les pièces maîtresses de ses réflexions. En 1913 son père ingénieur, meurt d'une maladie inavouable contractée dans sa jeunesse, la syphilis ; elle n'a que sept ans, mais passe beaucoup de temps à son chevet.

Lycéenne à Berlin, à quinze ans, elle proclame son athéisme en classe, organise le boycott d'un de ses professeurs ce qui lui vaut d'être renvoyée. En avance d'un an, elle passe son abitur (équivalent du baccalauréat) en candidate libre. A l'université de Marburg elle rencontre Heidegger avec qui elle aura une liaison. En lisant les lettres de poésie pure que le grand maître adresse à son élève, on prend la mesure de cet amour hors du commun. Tenant à la paix de son ménage le philosophe refuse de quitter sa femme pour elle, mais ils correspondront sans cesse et elle lui rendra de nombreuses visites dont une dernière juste avant de mourir. Si elle s'écarte de ses thèses et surtout bien sûr de ses engagements (il adhère au parti nazi de Mai 1933 à Février 1934) elle reste nourrie par les analyses de son professeur notamment par celle de la technique, même si sa pensée est infiniment plus tournée vers la vie et le sens de la liberté.

Pendant ses études, elle rencontre **Hans Jonas** qui devient son ami, elle suit les cours de **Jaspers** avec qui elle passe sa thèse sur le concept d'amour chez Saint-Augustin. Toute sa vie elle correspondra avec lui et lui rendra visite, il fut donc l'ami de toujours. Husserl fut aussi pour elle un grand maître. En 1929, elle se marie avec **Günther Stern**, un intellectuel juif, dont elle partage les convictions politiques. Le couple s'installe à Francfort où elle suit les séminaires de Mannheim.

Tous deux comptent parmi les rares à s'inquiéter de la publication du *Mein Kampf* d'Hitler. Pourtant, depuis 1924, de jeunes nazis se montrent menaçants, des tracts antisémites sont distribués dans les gares. Les Photographies d'Hitler se multiplient chez les commerçants. Les époux vivent ensuite à Berlin où elle fait connaissance de Kurt Blumenfeld, président de l'organisation sioniste¹, et elle participe en tant que juive à la résistance au nazisme. A partir de 1931, elle est convaincue que les nazis vont prendre le pouvoir.

Le 27 février 1933 l'**incendie du Reichstag** donne la mesure du danger que représente le nazisme. Elle comprend qu'elle ne peut plus se contenter d'être spectatrice. Au mois de mai, Heidegger accepte les fonctions de recteur de l'université de Fribourg, après que 13 de ses collègues juifs en ont été exclus. Il démissionnera en février 1934 après la nuit des Longs Couteaux, mais il ne désapprouve le nazisme qu'en privé comme peut en témoigner Jaspers.

Hannah Arendt, qui continuait à lui écrire rompt et décide de **quitter l'Allemagne**, après avoir été arrêtée à cause de ses activités militantes. Emprisonnée pendant 8 jours, elle subit des interrogatoires serrés, mais, manipulatrice et charmeuse, elle est libérée grâce à la sympathie d'un fonctionnaire de police. Sachant qu'elle doit être à nouveau jugée, elle décide de quitter son pays dans lequel elle ne vivra plus jamais. Pour cette raison elle défendra sans cesse les droits de ceux qu'un Etat considère comme parias.

¹ Mouvement né à la fin du XIXème siècle à la suite de l'inquiétude des juifs devant la montée de l'antisémitisme, notamment en Europe de L'Est. Des juifs pensent qu'il faut se rassembler dans un Etat dont la capitale serait Jérusalem (Sion est une des collines de Jérusalem). Le mouvement devient officiel en 1897 par l'action de Théodore Herzl. Dans les années 20, l'action militante se développe pour une installation en Palestine. C'est en 1948 qu'est fondé l'Etat d'Israël. L'immigration juive sur cette Terre promise avait commencé dès la fin du XIXème siècle.

Exil mouvementé en France

De 1933 à 1940, elle vit à Paris où elle travaille dans le cadre d'associations sionistes et écrit son premier livre, l'histoire de Rahel Varnaghen, la vie d'une juive allemande à l'époque du romantisme. Par solidarité avec le peuple juif, elle apprend le yiddish car sa langue maternelle est l'allemand. Sa vie est misérable, elle est une « sans papier », les réfugiés juifs qui sont pourtant 37 000, ne bénéficient d'aucune mesure de protection en France.

Au printemps 1936, à trente ans, elle fait connaissance de **Heinrich Blücher**, communiste ayant participé à la révolution de 1918 en Allemagne et au mouvement spartakiste². Il a, lui aussi, fui Berlin. Il est éperdument amoureux, elle l'épousera en 1940 après avoir divorcé. Leur couple, leur stabilité au-delà des aleas de la vie sera un immense bienfait pour Hannah Arendt qui fut toujours terrorisée par la peur de l'abandon. Leurs débuts, en ces sombres temps furent toutefois, bien terribles.

Certains de nos livres d'histoire oublient de mentionner le mauvais traitement infligé aux réfugiés juifs **dès la déclaration de guerre**. Fin 1939, le gouverneur militaire de Paris fait interner les originaires d'Allemagne. Alors que Heinrich Blücher et Walter Benjamin, ami du couple, sont envoyés au **camp** du Vernet elle est contrainte de se présenter au Vel d'Hiv, où elle reste une semaine, puis est déportée au camp de Gurs dans les Pyrénées. Elle s'en échappe tandis que Walter Benjamin qui lui avait confié ses manuscrits se suicide non loin de là à Port Bou. Lors de cette évasion, elle se retrouve **sur les routes**, travaillant dans les champs, pour gagner de quoi manger.

Beaucoup de ces camps avaient été créés pour recevoir les réfugiés vaincus de l'Espagne républicaine, et les conditions de vie y sont épouvantables. On dort à 200 dans des baraquements insalubres, sans couverture sur de la paille infestée de vermine. Les hommes qui comme Blücher se déclarent volontaires pour combattre dans l'armée française contre Hitler n'en obtiennent pas l'autorisation.

Quelques mois plus tard sous l'administration de Pétain les camps deviennent plus dangereux, et la majorité des réfugiés seront progressivement déportés.

Après bien des déboires, le couple se retrouve à Montauban. En janvier 1941, Heinrich Blücher et Hannah Arendt sont autorisés à partir pour Lisbonne où ils attendent trois mois leur visa pour les Etats-Unis. En mai ils arrivent à New York avec vingt cinq dollars en poche.

Le refuge aux Etats-unis

Elle restera aux Etats-Unis jusqu'à sa mort, y mènera une vie intellectuelle intense toujours en complicité avec son mari. Mais ses très nombreux séjours en Europe où elle entretient beaucoup de relations amicales montrent à quel point son cœur restait attaché à l'Allemagne et à la France.

A leur arrivée ils reçoivent l'aide de l'organisation sioniste et sont rejoints par **Martha**, la mère de Hannah qu'elle chérissait. On raconte qu'elle pouvait passer des soirées entières assise à ses pieds jusqu'à l'âge de 40 ans.

Pendant la guerre, elle est engagée par le journal de langue allemande Aufbau, et milite pour la constitution d'une armée juive pour lutter contre les nazis. Elle est favorable à une **Palestine membre du Commonwealth**, et d'un Etat bi-national, craignant de manière prémonitoire, que les Arabes se retrouvent les grands perdants. Lorsque Israël est proclamé en 1948, elle abandonne la politique active.

C'est à cette époque qu'elle travaille à son livre : *Les Origines du totalitarisme*, en dialogue constant avec son mari et avec Jaspers. (Il faut attendre 1982, pour que la troisième et dernière partie de ce livre soit publié en France.)

En 1950, bien qu'elle ait écrit à Jaspers en 1946 qu'elle tenait Heidegger pour un meurtrier potentiel, elle lui rend visite à Fribourg et renoue ainsi un dialogue qui ne s'interrompra presque plus.

Elle commence alors la rédaction de son **journal de pensée** dans lequel elle note ses réflexions philosophiques, et où ne figurent aucune confession ni aucune allusion à sa vie personnelle tant elle était

² Ce mouvement participe à la révolution allemande de 1918 qu'on a appelée aussi révolution spartakiste. Ses chefs, Karl Liebknecht et Rosa Luxemburg furent tous deux assassinés pendant la répression de cette révolution. Leur programme consistait à mettre fin à la guerre par une révolution socialiste contre le capitalisme/. Ils s'affirmaient internationalistes. Rosa Luxemburg en est la rédactrice. Elle défend les soviets contre le parti unique et restera pour dette raison l'inspiratrice de Hannah Arendt.

convaincue du caractère futile de nos petites existences. Il faut plutôt lire ses nombreuses correspondances pour avoir une petite idée de son quotidien.

Le 7 août 1952, elle reçoit enfin la **nationalité américaine**, jusque là elle n'avait été qu'une apatride. Elle repart en Europe et revoit les philosophes Koyré et Whal, sympathise avec Aron et Camus dont elle dit en pensant à Sartre qu'il dépasse les autres intellectuels de la tête et des épaules.

En 1953 elle donne à Princeton des **conférences** sur Marx, et en 1955, ajoute le dernier chapitre « *Idéologie et Terreur* » à son livre sur le totalitarisme. Dans une des lettres qu'elle envoie à son ami le philosophe Jaspers cette année là on trouve cet aveu : « *voyez-vous j'ai commencé si tard à aimer ce vaste monde* »

Au cours de l'année 1958 paraissent aux Etats-Unis *Condition de l'homme moderne* et *Rahel Varnhagen*. De 1961 à 1962 elle publie *La Crise de la Culture* et suit à Tel-Aviv le procès Eichmann qui donnera matière à son livre paru en 1963 *Eichmann à Jérusalem. Rapport sur la banalité du mal*. Ce livre suscite une immense polémique. En France, *Le Nouvel Observateur* entretient la suspicion en titrant : « *Hannah Arendt est-elle nazie ?* ». Question tellement incongrue, quand on mesure que sa vie entière a été consacrée d'une manière ou d'une autre, à la volonté non seulement de comprendre les origines de ce mal, mais aussi aux moyens de le combattre. Ses détracteurs lui reprochent surtout de détester la martyrologie juive et de révéler ce que, pourtant l'histoire atteste à savoir : la contribution des juifs à leur propre massacre, dans la mesure où ils ont fourni de manière passive des listes de noms aux autorités nazies qui les recensaient.

Tout ce remue ménage la bouleverse, mais elle ne se laisse pas impressionner, même par les critiques sévères de ses anciens amis et maintient fermement ses positions. Parmi eux, **Gershom Scholem** qu'elle connaît depuis 1933 et auquel elle n'a cessé d'écrire. Le 24 juillet 1963, voici ce qu'elle lui répond après qu'il lui a reproché de ne pas aimer le peuple juif : « *Vous avez raison, je ne suis animée d'aucun amour de ce genre et cela pour deux raisons : je n'ai jamais, dans ma vie, aimé aucun peuple, aucune collectivité, ni le peuple allemand, ni le peuple français, ni le peuple américain, ni la classe ouvrière, ni rien de tout cela. J'aime uniquement mes amis et la seule espèce d'amour que je connaisse et en laquelle je crois est l'amour des personnes. En second lieu, cet "amour des juifs" me paraîtrait, comme je suis juive moi-même, plutôt suspect.* »

En 1963, elle est nommée **professeur** à Chicago et en 1968 elle obtient une **chaire de philosophie** à New York . Elle suit les événements du printemps en France et se réjouit du rôle joué par Daniel Cohn Bendit dont elle a connu les parents. Elle organise en 1970 un séminaire sur la *Faculté de Juger* de Kant, ouvrage qu'elle n'a jamais cessé de lire, depuis l'âge de 15 ans, pour éclaircir le concept de banalité du mal, car cette question ne cesse de la tarauder.

Son mari meurt cette année là et elle souhaite faire réciter pour lui le Kaddish alors qu'il n'était pas juif. Le sentiment d'abandon qui l'a hantée sa vie entière revient alors en force. Elle travaille vaillamment. Elle rend en 1975 une dernière visite à Heidegger et meurt d'une crise cardiaque quelques mois plus tard chez elle, devant ses amis pour lesquels elle avait préparé un bon repas.

Ses carnets de travail montrent à quel point **la poésie** constituait pour elle une sorte de refuge par rapport à la fuite du temps, à la folie des hommes et à la mort.

Voici le poème qu'elle écrivit à la mémoire de son ami, le philosophe Hermann Broch.

Survivre

*Mais comment vit-on avec les morts ? Dis,
Où est le bruit qui trahit leur présence,
Comme le geste, quand par lui conduits,
Nous souhaitons que la proximité même se dérobe ?*

*Qui sait la plainte qui les éloigne de nous ?
Qui tire le voile sur le regard vide ?
A quoi bon nous résigner à leur départ,
Et revoilà le sens qui réapprend à survivre.*

La sensation d'être retournée est comme le poignard que l'on retourne dans le cœur.

Cette dernière phrase renvoie à la fin du roman de Kafka *Le Procès* qu'elle admirait beaucoup.

LE TOTALITARISME

COMMENT CELA A-T-IL PU ETRE POSSIBLE ?

Lorsque Hannah Arendt et son mari, réfugiés aux Etats-Unis pour échapper au nazisme, entendent parler d'Auschwitz en 1943, **ils n'y croient pas**. Ce phénomène leur paraît impensable, mais six mois plus tard les preuves surgissent et ils sont bouleversés.

Toute sa pensée sera orientée par cette prise de conscience. Elle n'aura de cesse d'essayer de comprendre comment un tel phénomène a pu se produire, mais aussi de se réconcilier avec le monde même s'il a été porteur d'un si terrible cauchemar. Très loin de ceux qui doutent définitivement de la raison humaine après Auschwitz, tout au contraire, elle utilise la sienne inlassablement pour analyser ce qui a rendu possible cette barbarie.

Elle écrit *Les Origines du Totalitarisme* dès 1945 en discutant chacune de ses thèses avec son époux à qui elle dédie le livre.

Il me semble que l'on s'instruit lorsque s'asseyant autour d'une table avec ses pairs, on échange des opinions. A partir de là on peut tirer un enseignement.

A tous ceux qui voudraient critiquer la pertinence de ses thèses souvent audacieuses, elle pourrait répondre comme elle le fit à l'occasion d'un colloque à Toronto en 1972 : « *Non je ne vous instruirai pas, ce serait présomptueux de ma part. Il me semble que l'on s'instruit lorsque s'asseyant autour d'une table avec ses pairs, on échange des opinions. A partir de là on peut tirer un enseignement* ».

Hannah Arendt soutient que le **totalitarisme** est un phénomène tout à fait **inédit**, elle ose surtout, malgré sa connaissance de leurs intentions diamétralement opposées, classer, sous cette appellation aussi bien le nazisme que le stalinisme.

Si elle prétend mettre en évidence les origines du camp de concentration, elle refuse de les déterminer comme des causes, elle soutient en effet dans son essai sur la nature du totalitarisme que « *l'évènement éclaire son propre passé, mais il ne saurait en être déduit* »

Elle pose ces trois questions.

- **Qu'est-ce qui s'est passé ?**
- **Pourquoi cela s'est-il passé ?**
- **Comment cela a-t-il pu être possible ?**

Pour affirmer que le totalitarisme est un phénomène sans précédent dans l'histoire, elle en donne une définition qui le démarque de régimes politiques avec lesquels on pourrait le confondre. Il faut le distinguer de la tyrannie et des dictatures à parti unique.

Voici comment Hannah Arendt définit la tyrannie dans le chapitre « *Idéologie et terreur* » : c'est « *l'arbitraire du pouvoir, non limité par des lois, son exercice, au profit du gouvernant, et hostile aux intérêts des gouvernés d'une part, et d'autre part la peur, pour principe d'action - peur du peuple ressentie par le gouvernant, peur du gouvernant éprouvée par le peuple - telles ont été, tout au long de notre tradition, les marques distinctives de la tyrannie* ». Elle montre qu'une certaine forme de loi au contraire constitue l'essence même du totalitarisme.

Par ailleurs elle affirme dans le chapitre : « *Une société sans classes* », que la dictature n'est pas forcément totalitaire comme le prouve celle de Mussolini puisque en Italie de 1926 à 1932, 12 000 personnes furent arrêtées par les tribunaux spéciaux et furent innocentées tandis que 7 condamnations à mort furent prononcées.

Si le totalitarisme a sévi en URSS à partir de 1930 et en Allemagne à partir de 1933, en quoi donc réside son originalité radicale ?

C'est un usage tout à fait neuf de la **terreur** ainsi que l'apparition du **rôle des masses** qui sont les marques essentielles du totalitarisme mais il faut compléter l'analyse avec une autre détermination, l'idée d'une nouvelle loi qui règne désormais.

LA LOI ET LA TERREUR

Contrairement à ce que l'on pourrait croire, il y a bien eu **une logique commune** mise en oeuvre dans les systèmes totalitaires.

A propos du totalitarisme, elle écrit : « *Il prétend obéir rigoureusement et sans équivoque à ces lois de la Nature et de l'Histoire dont toutes les lois positives ont toujours été censées sortir* ».

Voici donc le premier point commun des régimes de Staline et de Hitler. **La loi de la Nature** est celle de la sélection naturelle selon laquelle seuls les mieux adaptés survivent. Il s'agit pour les nazis d'accélérer ce processus naturel en exterminant tous ceux dont on pense qu'ils le contrarient : juifs, tziganes, handicapés, homosexuels.

La loi de l'Histoire est une déformation de la pensée marxiste de même que la loi de la Nature était une mauvaise interprétation des idées de Darwin. Elle consiste à éliminer tous ceux qui pouvaient par leur seule existence freiner l'avènement de la société communiste. Toutes deux s'appliquent d'une manière systématique et aveugle, et ne souffrent ni discussion ni exception.

Lisons encore ceci : « *La légitimité totalitaire, dans son défi à la légalité et dans sa prétention à instaurer le règne direct de la justice sur la terre, accomplit la loi de l'Histoire ou de la Nature sans la traduire en normes de bien et de mal pour la conduite individuelle* ».

Autrement dit le totalitarisme pulvérise nos catégories politiques et nos critères de jugement moral. Les dirigeants ne prétendent pas être justes mais exécuter des lois historiques ou naturelles. La terreur sacrifie les parties au profit du tout, on élimine **l'individu au profit de l'espèce**. Culpabilité et innocence deviennent des notions dépourvues de sens.

« *La terreur totale, l'essence du régime totalitaire, n'existe ni pour les hommes ni contre eux. Elle est censée fournir aux forces de la Nature ou de l'Histoire un incomparable moyen d'accélérer leur mouvement.* »

LES MASSES

Pour qu'un tel processus soit mis en route, il faut que des hommes soient prêts à l'accomplir. Seuls des hommes ayant **perdu toute singularité** et prêts à croire n'importe quoi peuvent y contribuer.

Ce qui produit l'effet de masse, c'est l'absence de sol commun, de projet commun qui à la fois relie et sépare les hommes. Dépourvus de repères politiques, ils deviennent la proie facile des manipulations.

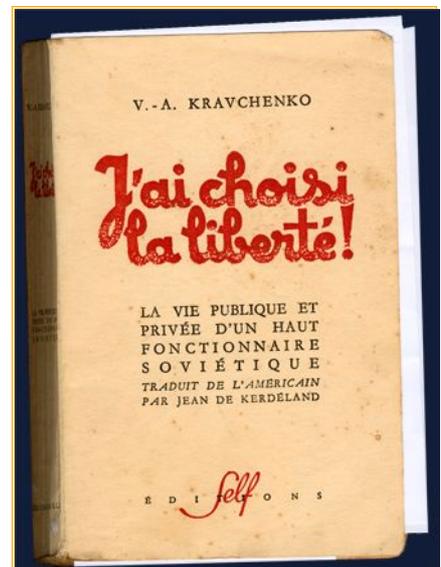
Pour cette humanité indistincte l'homicide n'a plus aucune importance.

« *Le terme de masses s'applique seulement à des gens qui, soit à cause de leur simple nombre, soit par indifférence, soit pour ces deux raisons, ne peuvent s'intégrer dans aucune organisation fondée sur l'intérêt commun, qu'il s'agisse de partis politiques, de conseils municipaux, d'organisations professionnelles ou de syndicats. Les masses existent en puissance dans tous les pays et constituent la majorité de ces vastes couches de gens neutres et politiquement indifférents qui votent rarement et ne s'inscrivent jamais à aucun parti.* »

Le premier travail de **Staline** fut de détruire tout ce qui aurait pu contrarier la formation des masses. D'abord il remplace les soviets³ par des cellules où ne se recrutent que les hauts fonctionnaires des comités centraux, puis il détruit la classe la plus puissante, celle des paysans.

Il **brise la solidarité** en mettant en place le stakhanovisme puis il liquide l'aristocratie administrative, enfin les directeurs d'usine et les ingénieurs. Dès lors il ne reste plus aucune possibilité de créer des liens, la masse d'individus isolés et indifférents les uns aux autres a été constituée.

Ces données sont tirées du livre de Victor **Kravchenko**, *J'ai choisi la liberté*.



³ Soviets : en Russie, conseil de délégués, ouvriers et soldats, au moment de la révolution de 1917

Comme d'autres historiens, Hannah Arendt observe avec l'impérialisme **colonialiste**, le développement en Europe de l'esprit de masse. **L'appât du gain** par le biais des colonies est censé remplacer la politique et donc le système des partis qui favorisait le pluralisme et garantissait la diversité. Le colonialisme est un processus d'uniformisation, aucun parti politique ne conteste le fait que le monde devienne source d'enrichissement.

Les mouvements totalitaires s'appuient **sur les masses et non pas sur les classes**, car ils ont besoin d'individus sans opinion et interchangeable.

« *La principale caractéristique de l'homme de masse n'est pas la brutalité et l'arriération, mais l'isolement et le manque de rapports sociaux normaux* ».

Les masses ne se confondent pas avec le peuple ou encore avec les ouvriers, les gens cultivés peuvent s'y fondre pour autant qu'ils se laissent séduire par l'antisémitisme ou par l'expansion coloniale. On y trouve aussi la figure du bourgeois cynique et arrogant, prêt à tout pour satisfaire ses intérêts égoïstes. Le chapitre « *Idéologie et Terreur* » se termine sur une description poignante de l'état d'isolement et de désolation de ces gens privés de toute identité, de tout sentiment d'utilité.

LA DESOLATION ET L'ISOLEMENT

L'isolement a un sens politique, c'est la situation de l'homme réduit à sa dimension de **producteur**, qui n'a plus la capacité de s'adresser aux autres et qui n'intéresse plus personne. Les hommes isolés sont sans aucun pouvoir. La terreur ne peut régner que sur des hommes isolés les uns des autres, donc « l'isolement est pour ainsi dire pré-totalitaire ».

La terreur ne peut régner que sur des hommes isolés les uns des autres, donc « l'isolement est pour ainsi dire pré-totalitaire ».

La désolation n'est pas la solitude même si elle concerne la dimension privée, elle n'a pas de signification psychologique. Dans l'expérience de la solitude **le moi se dédouble**, il s'évalue, se contemple, à côté de cela, la désolation engendre la disparition de ce dialogue avec soi. C'est la situation de l'homme qui ne pense plus, qui ne vit donc plus en compagnie de lui-même, n'a plus confiance en lui-même, plus aucun repère moral, plus de vie privée, ce qui transforme son monde en désert.

Lorsqu'un innocent est envoyé au camp, il ne doit plus avoir sur lui-même la moindre opinion. « *La désolation, fonds commun de la terreur, essence du régime totalitaire, (...) est étroitement liée au déracinement et à la superfluité qui ont constitué la malédiction des masses modernes depuis le commencement de la révolution industrielle* ».

Nous observons que **les exécutants et les victimes** sont en proie à cette désolation et qu'avant d'écrire sur la banalité du mal Hannah Arendt anticipe ici sur la détermination de ce qui n'a rien à voir avec la monstruosité mais plutôt avec l'indifférence. Il y a une sorte de circularité à l'œuvre dans le processus totalitaire : la masse dépourvue de pensée exécute la loi dictée par une idéologie renforcée par la terreur, et la racine de ce phénomène reste bien le renoncement à la liberté.

LES HOMMES SONT DEVENUS SUPERFLUS

Cette expression est utilisée par Hannah Arendt pour désigner la situation de ces hommes en proie à la désolation et à l'isolement. L'incapacité de témoigner de l'horreur des camps après la guerre a prouvé que cette **déshumanisation** avait bien été accomplie, comme si les rescapés ne pouvaient être que coupés du monde.

Selon Hannah Arendt, les camps constituent **l'institution centrale** des régimes totalitaires. Non seulement ce ne sont pas des établissements pénitentiaires, mais ils sont complètement inutiles d'un point de vue économique. Il arrive que les prisonniers aient à démolir ce qu'ils viennent de construire. Il ne s'agit pas non plus seulement d'exécuter un maximum d'hommes en un minimum de temps comme l'ordre en est donné dans les génocides.

L'objectif est désormais de tout rendre possible et en l'occurrence de transformer, pour la première fois dans l'histoire, des êtres humains, en cadavres ambulants. Primo Levi, David Rousset, Robert Antelme et d'autres, encore ont eu le courage d'écrire leur témoignage, hantés pourtant par l'idée qu'on ne les croirait pas.

Nous savons désormais qu'il s'agissait d'**enlever à chaque personne son individualité** avec des méthodes telles que les conditions de transport sans aucune possibilité d'hygiène, le port d'une tenue grotesque, le rasage, les heures d'attente pour l'appel, les heures de travail, la promiscuité de logement, la privation de nourriture, les punitions arbitraires. Les victimes ne sont plus humaines aux yeux de leurs bourreaux, il ne reste plus que « *d'affreuses marionnettes à faces humaines, qui toutes réagissent d'une manière parfaitement prévisible même quand elles vont à leur propre mort, et qui ne font que réagir* ».

Les crimes commis deviennent dès lors hors normes, à la fois impardonnables et impunissables, tant il est vrai que toute forme de réparation ou de châtement serait disproportionnée par rapport à leur ampleur.

Les origines du totalitarisme

Les camps ne sont pas seulement destinés à l'extermination des gens et à la dégradation des humains : ils servent aussi à l'horrible expérience qui consiste à éliminer, dans des conditions scientifiquement contrôlées, la spontanéité elle-même en tant qu'expression du comportement humain et à transformer la personnalité humaine en une simple chose, en quelque sorte que même les animaux ne sont pas ; car le chien de Pavlov qui, comme on sait, était dressé à manger, non quand il avait faim, mais quand une sonnerie retentissait, était un animal dénaturé.

Dans des circonstances normales, ce projet ne peut jamais être accompli parce que la spontanéité ne peut jamais être entièrement éliminée dans la mesure où ce n'est pas seulement à la liberté humaine mais à la vie elle-même qu'elle est liée, dans le sens d'un simple maintien en vie. C'est seulement dans les camps de concentration qu'une telle expérience est tant soit peu possible, et donc ils ne sont pas seulement « *la société la plus totalitaire encore réalisée* » (David Rousset) mais aussi l'idéal social exemplaire de la domination totale en général.

LE PROCES EICHMANN

Nous ne sommes pas tous coupables

Adolf Eichmann, un des principaux organisateurs de la solution finale, c'est-à-dire de l'extermination de 6 millions de juifs, réfugié en Argentine, est arrêté en 1960 par les services secrets israéliens. Son procès a lieu du 11 avril au 14 août 1961 à Jérusalem.

Pour Hannah Arendt, c'est une chance à ne pas manquer.

Elle n'a pas pu assister au procès de Nuremberg et propose donc au journal pour lequel elle travaille aux Etats-Unis un reportage, qui se transformera bientôt en livre et surtout en doctrine, avec le titre suivant : *Eichmann ou la banalité du mal*.

Elle s'est vraiment réjouie que ce procès ait eu lieu car dit-elle, si personne ne peut rendre la justice, c'est que tout le monde est coupable. Il convient d'insister sur ce point car hélas bien des esprits de notre temps voudraient fondre l'humanité entière dans une espèce de **culpabilité collective et confuse**.

Hannah Arendt ne s'oppose pas au verdict qui condamne l'accusé à la pendaison, mais **elle dénonce l'inculpation qui faisait de Eichmann une sorte de monstre**.

Eichmann est un homme effroyablement normal.

Son reportage prend l'allure d'une **provocation**, en effet, elle s'attache à souligner le caractère parfaitement **ordinaire** de cet homme.

Le tribunal échoue selon elle, car il ne reconnaît pas dans la figure d'Eichmann le **criminel d'un type nouveau**. Il n'est pas autre chose que le produit de la désolation et de l'isolement : concepts qu'elle avait forgés quinze ans auparavant pour dénoncer le danger de l'époque moderne. L'officier de police qui l'interroge avant le procès s'avoue déçu, il reconnaît qu'il n'y a **rien de diabolique** dans sa personne. « *Il donnait l'impression d'un être humain comme vous et moi* ».

Sur Eichmann, on lit ceci « *Dans sa vie monotone, vide de sens et dépourvue d'importance, le vent avait soufflé pour le projeter dans ce qu'il croyait être l'histoire. Il s'agissait en fait d'un mouvement qui ne s'arrêtait jamais et dans lequel un homme comme lui, déjà un raté aux yeux de sa classe sociale, de sa famille et donc à ses propres yeux aussi, pouvait repartir de zéro et faire enfin carrière.* »

Hannah Arendt souligne la **vacuité du personnage** à plusieurs reprises.

Lui-même avoua : « *le langage administratif est mon seul langage* »

Elle commente en insistant sur le fait qu'il était réellement incapable de prononcer une seule phrase qui ne fût pas un cliché. « *Il disait toujours la même chose avec les mêmes mots. Plus on l'écoutait, plus on se rendait à l'évidence que son incapacité à parler était étroitement liée à son incapacité à penser- à penser notamment du point de vue de quelqu'un d'autre.* ».

« *A chaque fois que les juges tentèrent de faire appel à sa conscience, pendant le contre-interrogatoire, ils rencontrèrent de l'euphorie et furent scandalisés autant que déconcertés lorsqu'ils apprirent que pour chaque période de sa vie et pour chacune de ses activités, l'accusé disposait d'un cliché euphorisant* ».

« *Malgré tous les efforts de l'accusation, tout le monde pouvait voir que cet homme n'était pas un monstre, mais il était vraiment difficile de ne pas présumer que c'était un clown.* ».

Dans cet ouvrage, Hannah Arendt indique toute une série de faits dont l'impact sera très diversement ressenti. Elle rappelle d'abord, comme cela fut avéré au tribunal de Nuremberg qu'on ne trouve pas de trace d'un seul cas où un SS aurait été condamné à mort parce qu'il aurait refusé de participer à une exécution.

Eichmann reconnut lui-même qu'il aurait pu sur un prétexte quelconque faire marche arrière et que d'autres l'avait fait. Elle note également qu'on avait dû stopper le gazage des malades mentaux en Allemagne, **à cause des protestations émanant de la population** et de certains dignitaires ecclésiastiques courageux, mais que personne ne protesta quand le programme passa au gazage des juifs.

Enfin elle ose dénoncer la collaboration de certains juifs, par exemple celle du docteur Kastner qui sauva en Hongrie 1684 personnes, les juifs les plus éminents, pour en condamner 476 000. Ainsi sous divers prétextes, il y eut bien une participation juive aux massacres. Les conseils juifs recensaient eux-mêmes leurs ressortissants pour les livrer ensuite aux nazis.

Lors du procès on met plutôt l'accent sur la **résistance** pour masquer la honte de la **collaboration**.

Toutefois tous ceux qui la traitèrent de renégat ne voulurent pas constater qu'elle ne se permit jamais de juger les conseils juifs au moment où la terreur battait son plein. Elle savait trop, à quel point il était vain de résister. Elle borne ses critiques à la période du début où le refus de collaborer aurait pu soustraire beaucoup de gens à l'hécatombe.

Dans l'épilogue de son livre, Hannah Arendt se fait juge et formule le verdict qu'elle aurait aimé prononcer à l'encontre d'Eichmann :

« Vous avez admis que le crime contre le peuple juif pendant la guerre était le plus grand crime de l'histoire et vous avez reconnu le rôle que vous y avez joué. Mais vous avez dit que vous n'avez jamais agi pour des raisons viles, que vous n'avez jamais eu envie de tuer qui que ce soit, que vous n'avez jamais haï les juifs et cependant que vous n'auriez pas pu agir autrement et que vous ne vous êtes pas senti coupable. Cela nous paraît difficile à croire, mais non impossible(...)Vous avez dit aussi que votre rôle dans la solution finale était dû au hasard et que n'importe qui ou presque aurait pu prendre votre place, de sorte que de manière potentielle presque tous les allemands sont également coupables. Vous entendiez par là que si tout le monde ou presque est coupable personne ne l'est. Il est vrai qu'une telle conclusion est fort répandue, mais nous ne sommes pas prêts à vous l'accorder. » Hannah Arendt refuse avec énergie l'idée que chaque homme puisse être pardonné pour n'avoir été qu'un rouage, un fonctionnaire interchangeable. Elle a toujours répété que ces crimes administratifs d'un genre nouveau restent à la fois impunissables et impardonnables. Assumer nos actes est une preuve de la liberté qui caractérise le genre humain. Elle rappelle quelques lignes plus loin que « la politique et l'école maternelle ne sont pas la même chose : en politique soutien et obéissance ne font qu'un ».

Eichmann est un homme **effroyablement normal** et il eût été plus réconfortant qu'il fût un pervers ou un sadique. Tout homme peut devenir comme lui, un fonctionnaire du crime, là réside le risque totalitaire permanent.

Le livre de Hannah Arendt a provoqué un déluge de protestations qui l'ont beaucoup affectée, elle et son mari, mais elle a tenu bon contre vents et marées et a toujours maintenu ses analyses, même quand cela lui a valu la perte d'amis très chers comme Hans Jonas par exemple.

Au-delà des critiques invoquées par les uns et par les autres, il paraît assez plausible de croire que c'est avant tout son **concept de banalité du mal** que beaucoup trouvèrent inadmissible parce qu'ils refusaient peut-être de le comprendre.

Rendre banal ou excuser, c'est tout comme, croyait-on.

Hannah Arendt reconnaît pourtant s'être trompée à la fin de son livre sur le totalitarisme en parlant comme Kant de radicalité du mal et elle substitue ce concept à celui de banalité du mal en toute connaissance de cause. Sans doute faut-il installer ce nouveau concept dans le contexte de la pensée arendtienne pour le saisir véritablement.

Comprendre décidément, que même si tout individu est toujours responsable de ses actes, chaque individu est aussi le produit de son temps et en ce sens, en incarne éventuellement la faiblesse.

Autrement dit un Eichmann n'est possible qu'à l'intérieur d'une époque, en l'occurrence, la nôtre. C'est le système spécifique du totalitarisme qui l'a produit, ce qui ne le rend pas du tout excusable pour autant.

Le totalitarisme n'aurait pas pu avoir lieu dans une société où aurait subsisté le lien social, l'engagement politique dans sa diversité.

Le totalitarisme n'aurait pas pu avoir lieu dans une société où aurait subsisté le lien social, l'engagement politique dans sa diversité.

Parce qu'on ne veut pas comprendre la genèse du crime totalitaire, parce qu'on préfère s'en protéger en stigmatisant quelques monstres diaboliques, on accuse la philosophe de haine de soi. C'est ce que fait Laure Adler ouvertement dans un article du magazine littéraire de Septembre 2005, tandis que son livre *Dans les pas de Hannah Arendt* par ailleurs, souvent élogieux et agréable à lire, lui intente un procès assez partial.

Un comble vraiment quand on mesure que l'intégralité de sa pensée a été consacrée à la question de ce mal spécifique produit non seulement contre le peuple juif mais aussi contre toute forme d'humanité qui ne semblait pas répondre à certaines normes.

Il est vrai que Hannah Arendt n'a jamais voulu participer à la **martyrologie** juive ; trop sensible, elle a toujours refusé la pitié et préféré réfléchir et comprendre.

Quel monde allons-nous désormais construire, quelles valeurs défendrons-nous, pour nous mettre à l'abri d'un tel danger ?

COMMENT SORTIR DU TOTALITARISME ?

Dénonciation du privilège accordé au travail dans la société moderne

La Condition de l'homme moderne, livre écrit en 1958, semble étranger aux écrits précédents car le problème du mal et du totalitarisme ne sont plus du tout abordés.

Cet ouvrage est en réalité une réponse aux questions déjà posées, même si Hannah Arendt ne le dit nulle part tant elle se soucie peu de délivrer des messages, ni même d'établir pour nous, la cohérence de son œuvre.

Trois dimensions essentielles sont repérées comme caractéristiques de notre humanité : **le travail, l'œuvre et l'action**. Ce ne sont pas exactement des structures rigides qui feraient d'elles les composantes d'une nature humaine, en ce sens elles peuvent prendre plus ou moins d'importance en fonction des époques, toutefois, elles ne sont pas non plus de simples avatars de l'histoire.

Cela veut dire que même si on retrouve toujours ces modes de vie parce qu'ils relèvent des conditions de vie sur cette terre, la valeur qui leur est accordée pourra varier en fonction des époques.

Ces trois dimensions viennent quoiqu'il en soit introduire une forme de permanence qui serait ainsi le signe d'une humanité à respecter. Paul Ricoeur, souligne dans cet ouvrage un travail « *de résistance et de reconstruction* ».

Identifier les traits les plus durables de la condition humaine est une manière de barrer la route au slogan : « *tout est possible* ».

Autrement dit, il est essentiel pour elle de définir ce qui constitue notre humanité, c'est-à-dire ce qui a été confisqué par le projet totalitaire. Lorsque nous saurons vraiment ce qui fait de nous des êtres humains à part entière nous pourrons nous servir de ce point d'appui pour lutter contre toutes les menaces susceptibles de nous détruire.

La première page du livre présente ces trois « *activités humaines fondamentales* ».

Identifier les traits les plus durables de la condition humaine est une manière de barrer la route au slogan : « *tout est possible* ».

Le travail, l'œuvre, l'action.

Soulignons le point de vue **pratique** et non pas théorique de la description.

La tradition philosophique préférerait les concepts de pensée, liberté et morale pour caractériser l'essence de l'homme.

Hannah Arendt expose les **manifestations extérieures de l'être**, ses activités, qui sont en réalité l'expression de qualités inhérentes au genre humain.

La première activité, **le travail**, dont aucune forme particulière n'est analysée, est caractérisé comme processus biologique puisque sans lui, la vie s'arrête, nos besoins n'étant plus satisfaits. En ce sens le travail relève de la nécessité naturelle, l'homme n'est pas vraiment libre à cet égard. Nous travaillons pour assurer la survie de l'espèce humaine.

La deuxième activité est **l'œuvre**. Ce terme global désigne l'art mais en un sens plus large tout ce qui relève de la création durable. Elle se distingue ainsi du travail qui produit des biens immédiatement consommables. « *Ce monde d'objets révèle de façon spectaculaire la partie non mortelle des êtres mortels. Tout se passe comme si la stabilité du monde se faisait transparente dans la permanence de l'art* ».

Autrement dit si le travail désigne l'activité de « *l'animal laborans* » qui ne nous distingue pas de l'animalité, l'œuvre est celle de « *l'homo faber* » qui produit des objets dont on conservera la trace ou qui seront transmis aux générations futures, en ce sens l'homme se distingue de l'animalité, il cherche à lutter contre la mort et l'oubli.

La troisième activité est **l'action** dont on peut dire qu'elle est un concept forgé de toutes pièces par Hannah Arendt.

Il s'agit de désigner l'activité **politique** mais en un sens radicalement neuf. La politique visée ici n'est pas réservée aux hommes politiques qui en font leur métier et se prétendent spécialistes. **C'est bien au contraire l'affaire de tous.** La seule manière proprement humaine de manifester notre liberté est en effet de prendre la parole dans l'espace public afin d'y manifester notre singularité devant tous les autres qui ensemble forment la pluralité humaine. Les hommes montrent ainsi leur intérêt pour les affaires publiques qui les concernent.

L'homme gagne sa liberté non pas en travaillant, mais davantage en créant, et surtout en se confrontant à la pluralité, en ayant le courage de dire ce qu'il pense quelles que soient ses chances d'être véritablement entendu, comme le veut la fragilité des affaires humaines.

Hannah Arendt ne se fait **aucune illusion sur l'impact** immédiat que les opinions énoncées vont produire, mais leur importance reste capitale à ses yeux car la portée de ces positions formulées aux oreilles de tous est imprévisible. On peut envisager qu'elles seront à jamais oubliées mais aussi qu'elles ressurgiront un jour ou l'autre, le moment venu et même, pourquoi pas qu'elles fassent autorité. Tous ceux qui se désolent à l'avance de l'échec possible de leur initiative et qui s'abstiennent alors de toute intervention confondent deux manières de concevoir la liberté. Ils s'imaginent que la liberté est synonyme de pouvoir, autrement dit, selon eux, n'est libre que celui qui réussit à faire ce qu'il veut. Mais, en ce sens, le roi était-il seulement libre ?

La vraie liberté ne se confond donc pas avec la toute puissance, c'est plutôt la capacité de prendre une initiative, c'est-à-dire d'envisager une nouvelle solution, c'est la formulation d'une nouvelle exigence qui fasse sortir de la passivité ordinaire.

Notons surtout que les deux premières activités relèvent de la **fabrication**, elles ont un produit tangible, tandis que la dernière ne relève d'une certaine manière que de la **tentative**. On n'est jamais sûr que l'action politique produise quoique ce soit. Ses analyses sont inspirées du modèle grec au temps où le citoyen d'Athènes laissait son travail aux esclaves pour se rendre à l'assemblée et faire de la politique.

Les grecs considéraient l'action politique comme éminemment supérieure. S'agit-il d'une nostalgie un peu vaine ?

Hannah Arendt va à contre courant de l'esprit du temps, alors que notre époque adore le travail comme son sauveur, elle en fait une critique sévère. De manière plus précise, elle s'en prend à **l'impérialisme du travail** dans notre société, même si elle est capable de reconnaître qu'il peut nous faire « *goûter le simple bonheur de vivre que nous partageons avec toutes les créatures vivantes* ».

Le **productivisme** conduit à travailler sans relâche à tel point que le temps de repos devient un temps nécessaire pour la récupération. La vie serait bien sûr toute autre, si nous avions vraiment du temps pour nous, pour des tâches plus épanouissantes, librement choisies.

Elle est d'accord avec Marx pour dire que le travail est le métabolisme de l'homme avec la nature, cela signifie que le travail est en somme une activité naturelle et nécessaire. Il répond à nos besoins physiques, et produit des biens immédiatement consommables, il assure la survie de notre espèce, il ne laisse rien de durable derrière lui, ne requiert aucune créativité puisqu'il est assujéti au processus vital. Mais elle se démarque de lui en **distinguant travail et œuvre** et surtout en insistant sur l'importance de l'action, catégorie qu'il ne met pas en avant. Son analyse a le mérite d'établir au sein des activités humaines, une série de distinctions fondamentales.

Même si ces trois activités sont la condition de notre vie sur Terre, elles ne mettent pas en œuvre le même niveau d'exigence.

L'homme gagne sa liberté non pas en travaillant, mais davantage en créant, et surtout en se confrontant à la pluralité, en ayant le courage de dire ce qu'il pense quelles que soient ses chances d'être véritablement entendu, comme le veut la fragilité des affaires humaines.

UNE SOCIETE DE CONSOMMATEURS

Dès 1958, donc, dix ans avant Mai 68, Hannah Arendt dénonce l'objectif qui consiste à vouloir **produire pour produire**.

Faisons l'inventaire de tout ce que nous jetons, en dehors des ordures déjà conséquentes. Vêtements, appareils ménagers déclarés obsolètes ou non réparables, meubles, voitures, jouets, objets qui ne nous plaisent plus ...

Nous mesurons alors, à quel point, il est devenu naturel et normal, de se débarrasser d'un grand nombre d'objets qu'il faut impérativement remplacer par d'autres qui à leur tour subiront le même sort. « *Il faut que les choses soient dévorées presque aussi vite qu'elles apparaissent dans le monde pour que le processus lui-même ne subisse pas un arrêt catastrophique* ».

Nous voyons bien que les objets ne sont plus faits pour **durer** mais pour être **remplacés**.

Il n'y a plus la qualité des matériaux, on ne recherche que l'innovation pour susciter toujours de **nouveaux désirs**. A cet égard, les récits de nos grands parents qui nous disent qu'autrefois dans les campagnes, il n'y avait pas besoin de poubelle puisqu'on récupérait tout, montrent bien un changement d'époque.

La consommation est devenue non seulement un mode de vie mais pire encore la seule consolation de nos âmes. Il faut ajouter à cela la **consommation de loisirs** sur mesure qui ne font que renforcer la passivité généralisée. Les voyages organisés qui ne laissent aucune place à l'initiative personnelle, à la vraie découverte, à l'improvisation, au risque, ni bien sûr à la rencontre avec l'habitant connaissent un grand succès. Autrement dit, on attend de l'homme d'aujourd'hui qu'il soit avant tout **un consommateur passif et un travailleur docile**.

On attend de l'homme d'aujourd'hui qu'il soit avant tout un consommateur passif et un travailleur docile.

Hannah Arendt remarque que seul, le travail rémunéré est considéré aujourd'hui *comme une activité sérieuse*.

Le travail, on le sait, est un facteur essentiel de notre identité. Trop de gens jugent leur semblable à l'aune de ce seul critère.

Tout le reste, dit-elle, est considéré *comme amusement*, que ce soit toute activité entreprise pour soi-même, ou toute participation au débat public. Constatant la diminution du temps de travail qui s'est faite au cours du siècle grâce au machinisme, elle prévoit son accentuation pour les années à venir, mais cela ne la réjouit pas pour autant.

Elle écrit alors cette phrase, très souvent citée : « *C'est une société entière de travailleurs que l'on va délivrer des chaînes du travail, et cette société ne sait plus rien des tâches plus hautes et plus enrichissantes, pour lesquelles il vaudrait la peine de gagner cette liberté.* »

Elle craint en somme une forme de **passivité**, de désenchantement qui ferait de notre humanité une masse informe entièrement **vouée à la consommation de loisirs**. Si elle ne nous renseigne guère sur la nature de ces tâches plus enrichissantes dont le contenu est bien sûr à définir par chacun, selon ses goûts, on sait qu'il existe à ses yeux une activité de loin la plus haute mais pour laquelle tout le monde n'a pas forcément d'attrance, c'est **la politique**.

UNE CONCEPTION ORIGINALE DE LA POLITIQUE

La politique est la seule issue pour échapper à la menace d'uniformisation du monde moderne.

La vie politique doit être par excellence l'occasion pour tout individu de s'exprimer, d'affirmer sa singularité et de faire valoir ses opinions, autrement dit, la politique est inséparable de la pluralité.

Les hommes naissent égaux mais en même temps différents les uns des autres. « *Si les hommes n'étaient pas égaux, ils ne pourraient se comprendre les uns les autres, ni comprendre ceux qui les ont précédés ni préparer l'avenir et prévoir les besoins de ceux qui viendront après eux. Si les hommes n'étaient pas distincts, chaque être humain se distinguant de tout autre être présent, passé ou futur, ils n'auraient besoin ni de la parole ni de l'action pour se faire comprendre. Il suffirait de signes et de bruits pour communiquer des désirs et des besoins immédiats et identiques.* »

La prise de parole est donc constitutive de notre identité, c'est par elle que nous existons aux yeux des autres mais aussi vis-à-vis de nous-mêmes.

« *C'est par le verbe et l'acte que nous nous insérons dans le monde humain, et cette insertion est comme une seconde naissance dans laquelle nous confirmons et assurons le fait brut de notre apparition physique originelle* ».

Cette apparition dans l'espace public, c'est-à-dire partout où il y a quelqu'un pour nous entendre, s'appelle **l'action** dans la terminologie d'Hannah Arendt, et elle est donc inséparable de la parole et de la liberté. Celui qui exprime publiquement ce qu'il pense prend de ce fait une initiative, ce qu'il dit n'a peut-être jamais été énoncé auparavant, ou a été entendu et oublié, ou contredit, mais l'orateur prend position, alimente un débat, et de ce point de vue il est un novateur.

La parole est une forme d'action.

Le philosophe américain, Austin, l'a montré dans un livre intitulé : *Quand dire c'est faire*. Promettre ou pardonner sont autant des paroles que des actes à travers lesquels on modifie une situation et on s'engage.

Cette action a d'autant plus de force que son caractère est irréversible, autrement dit on ne pourra plus jamais revenir en arrière pour effacer ce que l'on a dit.

Elle est également sous le signe de l'imprévisibilité comme toutes les affaires humaines, on ne sait quelle sera son influence, son efficacité, celui qui la profère prend le risque majeur de voir son idée se retourner contre son intention initiale, et c'est d'ailleurs pour cette raison qu'Hannah Arendt fera du pardon un acte essentiel de la politique, même si comme on l'a vu les crimes totalitaires se distinguent justement par le fait qu'ils ne sont pas pardonnables.

On comprend pourquoi elle fait du **courage une vertu essentielle de la politique**.

Avant d'aller plus loin dans l'analyse de l'action, essayons de voir pourquoi il n'est pas question d'abandonner la politique aux professionnels de la politique. Nous avons quelques réponses dans le livre : *Essai sur la Révolution*.

ESSAI SUR LA REVOLUTION

Eloge de la démocratie directe

Dans le dernier chapitre de cet essai, intitulé : *La tradition révolutionnaire*, se trouve une critique en règle du **recrutement politique au sein des partis**.

« *Les partis, en raison du monopole de la désignation des candidats qui est le leur ne peuvent être considérés comme des organes du peuple mais au contraire comme un instrument très efficace à travers lequel on rogne et on domine le pouvoir populaire* ».

Son diagnostic est le suivant : notre démocratie n'est en réalité qu'une oligarchie, on prétend agir pour le bonheur et la liberté alors que cela est devenu le privilège de cette classe politique.

Pour mieux comprendre le fonctionnement de la politique qu'elle imagine, il faut voir ce qu'elle pense des mouvements qui s'en sont le plus approchés, à savoir les mouvements révolutionnaires.

C'est en effet dans ces périodes que le peuple récusé ses représentants habituels.

Il y eut la **démocratie directe** pendant l'Antiquité grecque où le citoyen était tour à tour gouvernant ou gouverné selon la formule d'Aristote mais aussi la révolution française dont elle critique les dernières années submergées par la terreur ou encore La Commune de Paris, trop souvent négligée par les livres d'histoire. Elle cite aussi la révolution russe, où il faut bien distinguer là encore le tournant décisif qui met fin au pluralisme avec la suppression des soviets et leur remplacement par un parti unique. Elle finit avec la révolution hongroise sur laquelle elle a écrit à deux reprises pour honorer le courage de ce peuple rebelle au stalinisme.

Dans *Qu'est-ce que la politique ?* elle écrit : « *ces quelques rares moments heureux de l'histoire n'en sont pas moins décisifs : c'est seulement en eux que le sens et la politique, et du même coup la chance ou la malchance du politique se manifeste pleinement* ».

Ces moments considérés comme heureux et qui ont été déterminants ont en commun le fait qu'à chaque fois le peuple s'est organisé, a choisi ses porte-parole en son sein même. Ceux-là seuls ont une légitimité incontestable, car ils sont choisis pour leurs qualités réelles et autant pour leur force de conviction que pour leurs qualités morales.

La pluralité contre la volonté générale.

Une république de conseils ou soviets !

Jean-Jacques Rousseau, l'auteur *du Contrat Social*, est à la recherche d'une forme de pouvoir légitime. Après avoir rejeté l'idée d'un pouvoir justifié par la naissance, par la loi du sang, puis après avoir dénoncé l'imposture du droit du plus fort, il pose à la suite de Hobbes, la nécessité d'une convention, comme seule manière d'établir la sécurité, mais il ajoute, contrairement à ce dernier, une revendication essentielle, celle de la liberté.

L'objectif est formulé en ces termes : « *Trouver une forme d'association qui défende et protège de toute la force commune la personne et les biens de chaque associé, et par laquelle chacun s'unissant à tous n'obéisse pourtant qu'à lui-même et reste aussi libre qu'auparavant* ».

Comment **concilier la sécurité et la liberté** ? Ne nuit-on pas à autrui dès lors que l'on agit à sa guise, et n'entravons nous pas notre liberté dès lors que nous avons le souci du respect d'autrui ?

Rousseau résout ce dilemme avec l'idée de la **volonté générale**.

Cette volonté diffère aussi bien des volontés particulières que de leur somme. Elle oppose en chacun de nous les intérêts de l'homme privé, c'est-à-dire nos désirs égoïstes, et l'intérêt général. Chacun renonçant à sa liberté naturelle, passe un **contrat avec lui-même** et en respectant une loi juste, il n'obéit qu'à lui-même.

Rousseau raisonne donc en termes d'homogénéité du corps politique. Le contrat suppose l'unanimité et le consentement de tous les citoyens. La volonté générale incarne chez Rousseau le pouvoir sous la forme de la souveraineté, et même s'il refuse que le peuple soit représenté et s'il exige que toute loi

ait l'assentiment du peuple, il n'en reste pas moins que le peuple n'a plus qu'une seule volonté, ce qui met fin à la pluralité des opinions.

Pour Hannah Arendt : « *dans le domaine des affaires humaines, la souveraineté et la tyrannie sont identiques* ». La critique de la volonté générale se concentre pour elle, dans celle de souveraineté. L'erreur de Rousseau aurait été de **confondre souveraineté et pouvoir**. En confondant ces deux termes le philosophe devait nécessairement détruire la liberté ou autrement dit nier la pluralité qui est la condition de l'action politique. « *Si les hommes veulent être libres, c'est justement à la notion de souveraineté qu'ils doivent renoncer* » écrit-elle dans *la crise de la culture*.

La souveraineté

La souveraineté selon Rousseau est la totalité du corps politique, c'est-à-dire le peuple en tant qu'il est actif, c'est-à-dire en tant qu'il possède une volonté, la volonté générale et qu'il l'exprime sous forme de lois. La notion de souveraineté définit le pouvoir comme une puissance de commandement exprimant la volonté du peuple considéré comme un tout homogène et unitaire. En confondant l'exercice du pouvoir avec la volonté ou la puissance de commandement de ce grand individu qu'est le peuple, la pensée de Rousseau selon Hannah Arendt nie la pluralité, empêche la délibération et supprime donc la liberté, il n'y a plus d'action politique, la volonté de fabriquer est contraire à la faculté d'agir. La volonté générale est nécessairement appelée à exercer une violence sur les volontés particulières des individus considérés comme simples moyens en regard de la fin poursuivie qui est la fabrication de la loi juste.

Rousseau soutint même, dans les quatre premiers chapitres du deuxième livre *Du Contrat Social* que dans un état idéal les citoyens n'ont aucune communication entre eux.

Pour Hannah Arendt, il y a là les conditions de la tyrannie. La liberté et la souveraineté n'ont rien à voir l'une avec l'autre. Je suis libre dès que je prends une initiative personnelle, et il est tout à fait secondaire de savoir si elle sera ou non efficace, maintenant, ou plus tard, ou jamais.

« *La fameuse souveraineté des corps politiques a toujours été une illusion qui, en outre, ne peut être maintenue que par les instruments de la violence, c'est-à-dire par des moyens essentiellement non politiques* ». Cette critique laisse toutefois irrésolue la question du pouvoir.

Ceux qui délibèrent sur les affaires humaines n'aspirent pas à la souveraineté, mais du coup se repose la question de **l'autorité**.

Hannah Arendt dissocie ces deux termes selon sa logique déjà énoncée. Le peuple dans sa pluralité détient le pouvoir sans être souverain, sans représenter l'autorité. **A qui celle-ci sera t-elle confiée ?**

Comment concilier pouvoir du peuple et autorité de l'Etat ?

Le pouvoir

L'erreur classique est de le confondre avec la domination. Cette notion exclut toute référence à la faculté de volonté, que ce soit celle de l'individu ou celle du corps politique pris comme un tout. La faculté requise est celle de se faire des promesses. « Le pouvoir ne peut voir le jour que si des hommes se réunissent en vue de l'action, il disparaît quand pour une raison ou une autre ils se dispersent et s'abandonnent ». Le pouvoir, c'est la participation effective aux affaires de la cité, sans intention de fabriquer quoique ce soit.

Nous avons peu d'indications sur **sa conception de la république** ; Dans *Vies politiques* elle évoque la possibilité de fédérations de types divers sur un plan horizontal et non pas vertical.

Ses analyses de la révolution américaine nous renseignent davantage.

Suivons pour mieux la comprendre les analyses de Poizat, spécialiste des questions politiques et auteur d'un livre très précieux sur Hannah Arendt. « *La conception du pouvoir mise en œuvre par les pères fondateurs s'incarne dans des institutions qui illustrent à merveille le génie politique américain. L'institution de la Cour suprême, l'organisation fédérale de l'Etat et la création d'une deuxième chambre le Sénat, à côté de la Chambre des représentants : ce sont là des dispositions non souverainistes du pouvoir. Celui-ci ne s'apparente nullement comme en France, à l'exercice d'une volonté hégémonique par un gouvernement central, considéré comme organe de la nation une et indivisible* ».

L'institution de la cour suprême a pour mission de **garantir la prééminence du peuple sur ses représentants**, mais elle est dépourvue de tout pouvoir de décision, autrement dit elle incarne **l'autorité** et non le **pouvoir**.

Cette constitution rappelle la distinction romaine entre le pouvoir du peuple et l'autorité du Sénat. Rarement on a envisagé au cours de l'histoire que le pouvoir pût être ainsi réellement partagé en trois, **pouvoir du peuple, autorité et pouvoir exécutif**.

La plupart du temps pouvoir et autorité sont confondus, comme chez nous par le biais de l'assemblée nationale. Si, à l'origine, les intentions américaines étaient meilleures que les françaises, on a assisté à deux formes d'échec de la révolution américaine.

Sylvie Courtine-Denamy nous fait part, dans son livre sur Hannah Arendt, de son dernier article consacré à l'Amérique, écrit en 1975. Elle y énumère les multiples facteurs qui ont contribué au rapide déclin de la puissance américaine : la défaite au Vietnam, la ruine de la politique étrangère, les difficultés intérieures autant économiques que sécuritaires, les difficultés avec l'OTAN, la prolifération des armes nucléaires.

La philosophe mesure la distance effrayante entre les extraordinaires commencements et la brutalité de ce qui est advenu. Elle dénonce le fait que l'unique objectif de la guerre du Vietnam ait été de faire de l'Amérique la plus grande puissance de la Terre. Autant de considérations qui viennent démentir la réputation de conservatrice qu'on lui attribue trop souvent. L'affaire du Watergate a révélé l'intrusion de méthodes criminelles en politique. Les Etats-Unis sont devenus le plus grand négociant d'armes pour faire marcher l'économie conclut tristement Hannah Arendt, qui oublie de citer Trotsky dont la prophétie sur le capitalisme qui se nourrit de la guerre s'est réalisée en Amérique.

L'autorité

C'est une notion centrale de la vie politique, elle permet d'assurer la stabilité des choses humaines en excluant le recours à la violence et à la persuasion. Elle constitue un principe de légitimité qui doit être distingué de l'exercice effectif du pouvoir. Le mot et le concept sont romains, ils renvoient au caractère sacré de la fondation de Rome qui devient une obligation de conservation pour les générations futures. « *A Rome, tandis que le pouvoir réside dans le peuple, l'autorité appartient au Sénat* ». La Cour suprême aux USA est l'autorité, elle n'a aucun pouvoir de décision.

Admettons donc que Hannah Arendt nous laisse sur notre faim en ne nous décrivant pas de manière plus claire comment on peut de façon durable concilier le pouvoir de base de la pluralité humaine et la nécessaire stabilité de l'autorité.

Dans *l'essai sur la révolution* elle évoque les **formes spontanées de prise de pouvoir** qui ont surgi dans l'histoire. Elle voit dans ces organisations surgies du peuple l'exacte application de ce que Jefferson, un des pères fondateurs de la Constitution américaine de 1776 et qui fut le troisième président des Etats-Unis, avait imaginé à travers son idée des petites républiques.

Voici ce qu'elle dit du projet initial de Jefferson. Grâce aux petites républiques il fallait que tout homme dans l'Etat puisse devenir « *un membre agissant du gouvernement commun, exerçant en personne une grande part de ses droits et devoirs, subordonné à la vérité mais irremplaçable et totalement de sa compétence. C'étaient ces petites républiques qui feraient la force de la grande. La question qui se posait était de prévenir la dégénérescence du gouvernement et il appelait dégénéré tout gouvernement où les pouvoirs se trouvent concentrés entre les mains d'un seul, du petit nombre, des biens nés ou de la multitude* ».

Il ne s'agissait donc pas de fortifier le pouvoir de tous mais celui de chacun **dans les limites de sa compétence**. Ces républiques élémentaires représentant des circonscriptions auraient été la réalité de cet espace public cher à Hannah Arendt.

C'est une république fondée sur le système des conseils, ou soviets que défend notre philosophe et elle regrette ce qu'elle appelle, leur trésor perdu.

les conseils sont à ses yeux, le meilleur instrument pour briser la société moderne de masse.

« *L'opposition entre les deux systèmes, celui des partis et celui des conseils a surgi au premier plan dans toutes les révolutions du XXème siècle. Le conflit tel qu'il se posait était le suivant : représentation contre action et participation. Les conseils étaient des organes d'action, les partis révolutionnaires des organes de représentation, et bien que les partis révolutionnaires reconnussent sans enthousiasme les conseils comme instruments du combat révolutionnaire, ils n'en essayaient pas moins au sein même de la révolution de les noyauter ; ils ne savaient que trop qu'aucun parti, si révolutionnaire qu'il fût, ne pourrait survivre à la transformation du gouvernement en véritable république des Soviets* ».

L'échec à long terme des conseils est dû la confusion de leurs fonctions. Ils n'ont pas su reconstruire le système économique du pays car cela n'était pas leur vocation. Un homme politique n'est pas automatiquement un bon gestionnaire.

On retrouve la **distinction** qu'elle a toujours faite entre **l'économie**, la **question sociale** et celle de la **liberté politique**. Il n'en reste pas moins que **les conseils sont à ses yeux, le meilleur instrument pour briser la société moderne de masse**.

Action et fabrication :

Les concepts d'action et de fabrication permettent d'éclaircir les concepts philosophiques mis en œuvre par Hannah Arendt. La fabrication revient à l'acte de produire. Elle a un commencement et une fin qui peut être fixée d'avance. Dans son journal de pensée, elle dit que la différence entre les deux concepts, consiste en ce que « je ne peux être auteur que dans la fabrication. La violence fait partie de la fabrication, tout comme la puissance fait partie de l'action. ...l'action à proprement parler est sans but et sans fin. ...celui qui agit, agit toujours ou bien à l'intérieur d'un réseau d'intentions hostiles et contradictoires entre elles- et il a ensuite le choix entre renoncer à son intention, se faire démolir ou devenir violent et anéantir d'autres intentions ». La politique relève de l'action car elle ne vise jamais la fabrication contrairement au travail ou à l'œuvre. En politique, comme dans l'histoire, nous ne sommes pas des auteurs, mais de simples agents.

Toutefois des questions se posent.

Peut-on se contenter d'accorder à la politique pratiquée par le peuple un rôle équivalent à celui des lobbies économiques ?

Dans quelle mesure les conseils peuvent-ils devenir des institutions permanentes et positives ? On a, là encore, le point inabouti de sa réflexion.

Révolution hongroise.

Elle éclate en 1956 alors que le pays fait partie du bloc soviétique. A l'automne, des revendications venues des étudiants surgissent. Ils exigent le respect du pluralisme, le droit de grève, la révision des procès politiques. Très vite, ces idées se répandent et des conseils se forment, dans tout le pays. Voici comment en parle un journal hongrois. « Les journées du 28 au 31 octobre ont vu un nouvel essor formidable des Conseils et des comités révolutionnaires dans le pays tout entier. Chaque localité, chaque entreprise, chaque administration, chaque corps de métier formait son conseil, mais ils se ressemblaient tous en ce sens qu'ils représentent des organes populaires créés spontanément à la suite de la naissance d'une nouvelle démocratie dans le pays. Dans la nuit du 23 au 24 la rue est au peuple. Le gouvernement ne peut plus compter ni sur l'armée ni sur la police. Deux fois le mouvement est réprimé par les tanks. Le 25 novembre, 200 membres des conseils furent arrêtés, tous les conseils furent dissous. Le 24 décembre, plusieurs milliers de femmes en deuil défilèrent dans les rues de Budapest. La répression a empêché l'insurrection d'aller au bout de sa logique, mais en peu de temps elle avait fait la preuve d'une créativité étonnante ».

La désobéissance civile.

Son article sur ce sujet fut publié en 1970 dans le New Yorker ; nous en avons la traduction dans le livre : *Du mensonge à la violence*. Elle reconnaît qu'il est impossible d'attendre de quelque système juridique que ce soit qu'il justifie les violations de la loi, mais elle pense que l'on peut montrer la nécessité d'« *une place reconnue pour la désobéissance civile au sein des institutions du gouvernement* ». Autrement dit elle réclame pour les minorités désobéissantes les mêmes possibilités de jouer un rôle qu'on accorde bien aux lobbies d'intérêt particuliers. « *Si une chose requiert de façon urgente un nouvel amendement constitutionnel et justifie les troubles qu'elle occasionne, c'est bien celle-ci* » Elle défend cette position dans un colloque intitulé : Le droit est-il mort ? Sa position est plutôt mal accueillie⁴

Une esquisse de conception du pouvoir

Nous voulons participer, déclarent les conseils, nous voulons discuter et faire entendre publiquement notre voix, nous voulons avoir la possibilité de déterminer l'orientation politique de notre pays. Puisque ce pays est trop vaste et trop peuplé pour que nous puissions nous rassembler tous en vue de déterminer notre avenir, nous avons besoin d'un certain nombre de lieux politiques.

⁴ Bt2N 72, Obéissance, Désobéissance.

L'isoloir à l'intérieur duquel nous déposons notre bulletin de vote est certainement trop étroit, car seule une personne peut s'y tenir.

Les partis ne servent plus à rien. Nous ne sommes, pour la plupart, que des électeurs que l'on manipule.

Mais que l'on accorde seulement à dix d'entre nous la possibilité de s'asseoir autour d'une table, chacun exprimant son opinion et chacun écoutant celle des autres, alors, de cet échange d'opinions, une opinion formée rationnellement pourra se dégager. De cette façon également nous verrons quel est celui d'entre nous qui est le plus qualifié pour aller exposer nos vues devant le conseil situé à l'échelon supérieur, où ces vues, par la confrontation avec d'autres clarifieront à leur tour et seront révisées ou infirmées.

Il n'est nullement nécessaire que tous les habitants d'un pays fassent partie de tels conseils. Certains n'en ont pas le désir ou ne veulent pas s'occuper des affaires publiques. Ainsi pourrait s'instaurer un processus de sélection qui permettrait, dans un pays donné, de dégager une véritable élite politique. Tous ceux qui ne s'intéressent pas aux affaires publiques devraient simplement laisser les autres décider sans eux. Mais les moyens de participer devraient s'offrir à tous.

J'aperçois dans cette direction, la possibilité d'aboutir à une conception nouvelle de l'Etat. Un Etat constitué de cette façon, à partir des conseils, auquel le principe de souveraineté demeurerait totalement étranger, aurait admirablement vocation pour réaliser des fédérations de types divers, en particulier parce que la base même de son pouvoir s'établirait sur un plan horizontal et non vertical. Mais si vous me demandez à présent quelles peuvent être les chances de réalisation, je dois vous répondre qu'elles sont extrêmement faibles, pour autant même qu'elles existent. Mais peut-être, après tout, avec la prochaine révolution...

Extrait du texte « Politique et révolution » qui reproduit un entretien avec Adalbert Reif en 1970.

LA BANALITE DU MAL

Rien n'est plus dangereux que de ne plus penser

Si nous revenons sur le problème moral c'est pour montrer l'entrelacement des thèmes de réflexion chez Hannah Arendt. Eichmann est coupable, on le sait, mais son époque l'est aussi. C'est l'absence de pluralité, c'est-à-dire l'absence de confrontation d'idées qui a permis aux hommes d'obéir à des ordres insensés.

La politique, en permettant cet échange d'opinions, peut donner aux hommes la pratique d'une forme de pensée susceptible d'empêcher la propagation du mal. C'est **son obéissance aveugle**, son refus de penser, qui ont perdu Eichmann. « *La pensée cesse d'être une affaire marginale en matière de politique. Quand tous sont emportés sans pensée, par ce que les autres font et croient, ceux qui pensent sont tirés de leur cachette parce que leur refus de les rejoindre est visible et devient de ce fait une sorte d'action* ».

L'expression « *la banalité du mal* » est aujourd'hui relativement connue, mais reste assez difficile à saisir avec précision ; il importe donc de prendre connaissance de l'ouvrage qui l'explique au mieux et qui s'intitule : *Considérations morales*. Elle l'écrivit dix ans après le procès Eichmann, dix ans après avoir déclenché une tempête et avoir été accusée de minimiser ce crime, qu'elle ne qualifie plus de mal absolu. Dès le début de l'ouvrage, elle réitère ce qu'elle avait déjà affirmé. **Eichmann n'était pas stupide, mais vraiment inapte à penser.**

Comment se fait-il que les bonnes gens soient dérangés par la mauvaise conscience, alors que c'est rare chez les vrais criminels ?

Consciente de l'étrangeté de cette idée, la philosophe établit par couches successives le processus de formation de son analyse. Tout d'abord, elle pose le problème. : « *Est-ce que notre aptitude à juger, à distinguer le bien du mal, le beau du laid, est dépendante de notre faculté de penser ?* ». Puis, elle nourrit notre perplexité en posant la question suivante : « *Comment se fait-il que les bonnes gens soient dérangés par la mauvaise conscience, alors que c'est rare chez les vrais criminels ?* ».

Elle se livre ensuite à deux types d'examen.

Elle s'interroge sur ce que signifie **le fait de penser**, et comme Kant, auquel elle se réfère, elle souligne la distinction entre la pensée et la connaissance. Il est essentiel de ne pas les confondre pour bien constater que, autant notre besoin de connaître peut trouver une satisfaction dès lors que notre curiosité est assouvie, autant le besoin de penser ne connaît jamais de terme. La pensée n'a jamais de résultats définitifs. Elle compare l'ouvrage de la pensée à celui que Pénélope tissait la nuit et défaisait le matin afin de ne jamais renoncer à attendre le retour d'Ulysse. Il y a là, pour certains, un découragement, car la pensée semble n'aboutir à rien. Autre défaut apparent, la pensée arrête le cours des choses ; soit on agit, soit on pense, dès lors que je pense, je n'agis plus. La faculté de penser n'est alors bonne à rien.

Le deuxième examen, elle le fait en compagnie de Socrate. C'est en analysant la pratique si particulière de ce maître qu'elle va pouvoir cerner en quoi consiste **le vrai rôle de la pensée**.

Il se présente lui-même de différentes manières au fil des dialogues que Platon a retranscrits puisque son enseignement était resté strictement oral. Tantôt il se compare à un taon, tantôt à une torpille, tantôt à une sage-femme. Il faut rappeler que les dialogues sont toujours aporétiques (c'est-à-dire qu'ils n'apportent pas de vérité définitive) ce qui montre bien que Socrate n'avait rien à enseigner, mais qu'il croyait cependant que le fait de parler de la vertu ou de la justice pouvait être bénéfique à ceux qui consentaient à cet effort. Premièrement Socrate est un taon. Il sait comment éveiller les citoyens qui sans lui dormiraient tranquilles leur vie entière. Il les éveille pour qu'ils examinent des questions sans lesquelles selon lui la vie ne vaut pas la peine d'être vécue. Deuxièmement, Socrate est une sage femme qui permet l'accouchement non des enfants mais des idées que chacun porte en lui-même et qui resteraient à jamais enfouies si Socrate ne les emmenaient pas au grand jour. Ce faisant, il les débarrassait de leurs préjugés, c'est-à-dire de leurs idées toutes faites. Troisièmement, Socrate est une torpille et paralyse ceux avec qui il entre en contact. La pensée a un effet destructeur et brouille les repères habituels du juste et de l'injuste. A cause d'elle, on n'est plus sûr de rien. Décidément on peut bien se décourager de penser puisque penser ne délivre aucun message, aucune certitude.

Hannah Arendt intervient alors à ce moment décisif pour indiquer que la non-pensée recèle quelques dangers. **Ceux qui font l'économie de la pensée fonctionnent avec des codes** qu'ils appliquent sans recul, il est possible alors sans que cela leur pose le moindre problème leur proposer un nouveau code qu'ils adopteront aussi facilement que le précédent. « *Ce siècle nous a offert dans ce domaine quelques expériences : il a été si facile pour les régimes totalitaires de renverser le commandement fondamental de la morale occidentale* ». « *Tu ne tueras point* » dans le cas de l'Allemagne de Hitler, « *Tu ne porteras pas de faux témoignages* » dans le cas de la Russie de Staline.

Elle apporte une première réponse provisoire à ces deux examens.

Seuls ceux qui sont amoureux de la sagesse auraient envie de penser. Cela revient à une tautologie **décevante**. Pour être apte à penser, il faudrait aimer la beauté et la justice et donc avoir une âme bonne. Le monde serait divisé en bons et en méchants sans qu'on sache pourquoi. Cette division, c'est exactement ce que nous ne cherchions pas, dit Hannah Arendt. Dès lors il faut reprendre l'analyse.

On en revient à Socrate et à sa mystérieuse conviction, énoncée dans le Gorgias, selon laquelle il vaut mieux subir l'injustice que la commettre soi-même. Cette idée reste incomprise car on oublie d'examiner le rapport à soi-même qui est évoqué ici.

Socrate est bien plus concerné par lui-même que par le monde. Socrate dit qu'il est un, et ne peut courir le risque de perdre l'harmonie avec lui-même.

Reconnaissons que ce phénomène est identique chez tout le monde et que nous savons distinguer l'image que les autres ont de nous de celle que nous avons de nous-mêmes. Nous sommes deux en un. La conscience morale serait donc cette rencontre avec soi-même. Pour devenir criminel, il suffit de ne jamais entamer le dialogue silencieux de soi-même avec soi-même, de ne jamais commencer l'examen. « *Ce n'est ni une question d'intelligence ou de stupidité. Celui qui ne connaît pas le dialogue avec lui-même ne verra aucune difficulté à se contredire lui-même, ce qui signifie qu'il ne sera jamais capable de – ni ne voudra – rendre compte de ce qu'il a dit ou fait ; il ne pourra non plus s'inquiéter de commettre quelque crime puisqu'il peut être sûr qu'aussitôt il l'oubliera* ».

Celui qui ne connaît pas le dialogue avec lui-même ne verra aucune difficulté à se contredire lui-même, ce qui signifie qu'il ne sera jamais capable de – ni ne voudra – rendre compte de ce qu'il a dit ou fait

La pensée se dédouble entre pensée abstraite et jugement dès qu'elle fait intervenir le dialogue avec soi.

De grands penseurs comme Heidegger n'ont pas su, le moment venu, mettre en place ce dialogue. Ils ont alors été coupables de crimes par la pensée. Le jugement est difficile, car il porte toujours, en politique et en morale, sur des cas particuliers. Cette faculté peut être enseignée selon Hannah Arendt, sans que l'on ait de règles, mais par **l'habitude de dialoguer**, et ceci, dit-elle, peut « *prévenir des catastrophes* ».

UNE AUTRE POLITIQUE EST ELLE POSSIBLE ?

C'est à une extrapolation de la pensée de notre philosophe que nous nous livrons ici.

Nous pensons rester fidèles à l'esprit de sa pensée et pourquoi pas aussi à sa lettre, car elle ne nous a donné ni modèle ni recette, comptant bien au contraire sur l'intelligence collective pour innover. Une œuvre écrite a pour intérêt essentiel de servir de pistes de réflexion pour les générations futures et les détracteurs de notre interprétation peuvent, s'ils le veulent, regretter que l'on n'en reste pas stricto sensu à ce qu'elle dit.

D'autres lectures sont évidemment possible, et chaque intellectuel critique de Hannah Arendt la ramène à sa propre logique.

C'est ainsi que certains marxistes peuvent lui reprocher de penser que la pauvreté est un problème secondaire tandis que d'autres vont dire, au contraire, que la résolution de ce problème est pour elle, un préalable, mais qu'elle refuse de confondre l'aspiration à la liberté avec la justice économique. Les féministes et les partisans de la psychanalyse lui en veulent beaucoup de délaisser leurs analyses. Ces dernières années, Alain Finkelkraut ou Laure Adler ont présenté dans des livres à succès leur propre vision de la pensée d'Hannah Arendt. Chaque lecteur s'approprie une pensée à sa manière, voici donc la nôtre.

Comment expliquer le discrédit actuel de la politique ?

La télévision entretient en partie ce désintérêt en privilégiant les émissions de divertissement aux émissions sérieuses où les hommes politiques auraient vraiment le temps de développer leurs analyses et leurs propositions. Celles ci n'ayant pas assez d'audimat, disparaissent peu à peu et les hommes politiques se voient obligés d'accepter, s'ils veulent se faire connaître, les émissions de variétés où leurs discours sont réduits à quelques phrases immédiatement tournées en dérision par n'importe quel artiste ou journaliste présent sur le plateau. Bien souvent, dans le souci de séduire le spectateur ou d'acheter l'électeur ils vendent leur âme en se livrant à des exercices ridicules. Citons l'exemple de l'ancien premier ministre Raffarin qui a cru bon de demander à son épouse de chanter « *Prendre un enfant par la main* » la mélodie de Yves Duteil, un dimanche après midi.

La politique a ses **publicitaires**, comme Jacques Séguéla, auteur de l'affiche : « *La force tranquille* », qui aurait fait gagner Mitterrand en 1981. Il aime dire que Jospin aurait été au premier tour le 12 avril 2002 s'il avait accepté de participer à l'émission de Drucker du dimanche. Ce sont ces professionnels du marketing qui soufflent aux hommes politiques les fameuses petites phrases qui font mouche comme la trop fameuse « *fracture sociale* » de Chirac en 1995.

Non seulement nos hommes politiques sont **vieux**, mais en plus trop rares sont ceux qui quittent la politique une fois désavoués ; le paysage ne se renouvelle guère et cela contribue à la lassitude généralisée. Ils donnent surtout l'impression d'appartenir à une **caste privilégiée** qui ne sert que ses propres intérêts et cherche à se maintenir par n'importe quel moyen.

Hannah Arendt dénonçait déjà ce travers de nos démocraties dans les années 60. Son *Essai sur la révolution* décrivait cette pseudo démocratie qu'elle osait appeler de son vrai nom : une **oligarchie**, c'est-à-dire, le pouvoir de quelques uns seulement, là où tout le monde s'accorde à dire que seul le pouvoir du peuple tout entier, est légitime.

Un immense espoir était né en France avec l'arrivée de la gauche au pouvoir après une vingtaine d'années de gouvernements de droite. Même si cette politique a permis quelques avancées sociales, elle a déçu dans son ensemble car on attendait beaucoup plus de cette alternance. C'est sans doute le **problème non réglé du chômage** qui a engendré le plus d'amertume. A partir du moment où le premier ministre, Lionel Jospin a déclaré à l'occasion de la fermeture de l'usine Renault de Vilvorde que l'Etat n'avait aucun pouvoir face au pouvoir économique, la messe était dite. La politique renonçait à la possibilité de contrôler l'économie.

Quand l'Etat devient incapable de régler les problèmes humains pour laisser agir la loi aveugle du marché, il signe un acte de démission et d'impuissance qui est perceptible par tous, d'autant plus que cette soumission est assénée sans relâche aussi bien par les économistes, les patrons, les hommes politiques et hélas les journalistes. « *No alternative* » a dit Madame Thatcher bientôt surnommée ironiquement Madame N A.

En France, le gouvernement de gauche a privatisé des services publics aussi fondamentaux que France Telecom, et si la droite a allongé les annuités donnant droit à la retraite, tout le monde sait bien que la gauche avait le projet d'en faire autant.

Rien n'est plus désolant que ce sentiment ambiant de **résignation**. Il encourage l'**individualisme** déjà favorisé par les nouvelles formes du travail en entreprise. La multiplication des types de contrat décourage toute forme de solidarité. Les individus se retrouvent bien dans cet état d'isolement et de désolation décrit comme cause du totalitarisme. Pas de syndicalisation, pas de parti politique, pas de rencontres citoyennes, chacun rentre chez soi chaque soir et allume son poste de télévision qui lui donne l'illusion de participer aux affaires du monde alors qu'il ne fait que recevoir l'image fautive car la télévision ne donne pas la parole aux 10 millions de pauvres de notre pays. Tout se passe comme s'ils n'existaient pas, puisqu'on ne les voit pas.

Quand on n'a pas le droit à la parole la **violence** couve, et elle jaillit parfois dans les quartiers populaires à forte population issue de l'immigration, pour peu qu'une étincelle surgisse. Les violences urbaines commencent ainsi, et leur étendue risque de développer un racisme encore plus exacerbé, pouvant se traduire à nouveau par un vote xénophobe. Il y a bien tous les hivers des nouvelles des sans-abris, mais on ne sait jamais leur nombre, et on peut se demander avec Patrick Declercq auteur d'un livre : *Du sang neuf est arrivé*, si la mise en scène télévisuelle de cette tragédie n'a pas pour seule fin de servir de repoussoir, à tout un chacun. Autrement dit, voilà ce qui va vous arriver, si vous cessez d'être un travailleur docile. Il n'est jamais question de faire disparaître à tout jamais cette sous-condition humaine.

Quelles alternatives ? Pouvons-nous sortir de la loi unique du profit ?

Pistes de réflexion

Hannah Arendt, rappelons-le n'a pas même envisagé ces alternatives précises, sans doute parce que la crise du capitalisme n'était pas de son temps aussi cruciale qu'aujourd'hui et surtout parce qu'elle croyait sûrement en cette fameuse extension de cette classe moyenne qui laissait croire que le capitalisme contribuerait à l'égalité des conditions. Elle mise sur le caractère neutre de l'économie ce qui est sans doute le point le plus faible de sa pensée.

Ces alternatives ne bénéficient d'aucune publicité médiatique et restent souvent parfaitement ignorées de l'opinion. Sans faire appel à des programmes politiques déjà élaborés par des partis, on admettra que face à la logique ultra libérale qui domine aujourd'hui, deux éventualités sont envisageables, soit on régule le marché, soit on l'abolit. En d'autres termes, soit la réforme, soit la révolution. Nous ne ferons ici ni l'apologie de l'une ni de l'autre, et dirons encore moins par quels moyens très concrets on pourrait les mettre en place.

La loi économique a pris une telle dimension depuis une trentaine d'années qu'elle semble être devenue l'équivalent de ce que Hannah Arendt dénonçait comme loi de la nature et comme loi de l'histoire dans les systèmes totalitaires.

Il s'agit bien de se soumettre aveuglément à la même fatalité, voire d'en accélérer le cours comme le dit Serge Halimi dans son livre : *Un grand bond en arrière* paru chez Fayard.

En effet les grands gestionnaires du capitalisme assurent sans cesse que les quelques faiblesses du système seraient dues au fait que le monde entier n'est pas encore devenu une marchandise.

Le pouvoir local ou la démocratie improbable.

Depuis la loi du 27 février 2002, les villes de plus de 80 000 habitants (une cinquantaine seulement sur toute la France) sont tenues de mettre en place des conseils de quartiers selon un découpage préalablement choisi. Les communes de 20 000 habitants qui souhaitent le faire également en ont la possibilité, mais sont alors tenues de respecter les mêmes articles de loi.

L'observation attentive du déroulement des réunions d'un conseil de quartier à Blondiaux, Lévêque 1999 a permis de montrer que la parole des participants a un statut différent selon l'émetteur et met en évidence trois types de parole légitime :

La parole de l'expert qu'elle soit celle d'un élu chargé d'un dossier ou celle d'un responsable technique

La parole du représentant qui parle au nom d'un collectif

La parole du témoin : elle a sa place à condition qu'elle ne soit ni revendicative ni violente mais seulement informative.

Toute autre parole est dévalorisée, minimisée, écartée par l'animateur des débats qu'il s'agisse d'une parole revendicative, visant la satisfaction d'intérêts personnels, ou qu'il s'agisse de positions idéologiques ou politiques voire de simples goûts.

Ceux dont la parole est écoutée dans ces lieux de débat ou de concertation occupent une position dominante dans l'espace politique local.

Extrait de : *Le pouvoir ou la démocratie improbable* de Michel Koebel

Nous dirons, pour aller vite, que les alternatives que nous avons citées correspondent, pour la révolution, aux courants marxistes qui s'accordent de plus en plus à dire que le socialisme est entièrement à inventer, et pour la régulation, aux courants alter-mondialistes qui eux aussi veulent montrer qu'un autre monde est possible et nécessaire.

Pour les premiers, il faudrait obtenir la propriété collective des entreprises ainsi que leur gestion collective. Pour les seconds, il faudrait installer un contrôle au niveau mondial de la circulation des capitaux, abolir les paradis fiscaux, maintenir tous les services publics, interdire les licenciements pour les entreprises qui font des bénéfices.

On s'étonnera peut-être de nous voir mettre ici sur le même plan ces deux alternatives, tant il est vrai que la solution marxiste semble révolue. L'abolition de la propriété privée des moyens de production a été mise en place en URSS et ce régime a tourné au cauchemar, puisque le parti unique a bénéficié des privilèges et organisé la terreur si bien décrite par Hannah Arendt. Autrement dit la collectivisation a été assortie d'un système politique désastreux et la plupart des gens voient dans cet échec une sorte de nécessité. Si cette entreprise a échoué, c'est par ce qu'il ne pouvait en être autrement. Notre philosophe faisait clairement la différence entre le projet nazi et le projet communiste et a pris soin de rendre hommage à la moralité du second par rapport à l'immoralité du premier.

Kant, dans *Histoire universelle d'un point de vue cosmopolitique*, établit une analogie entre les échecs techniques et les échecs politiques, en regrettant que ce qui est vrai pour la technique ne le soit jamais pour la politique. Quand une tentative échoue dans le domaine technique, la patience et l'obstination finissent par la faire triompher ; c'est ainsi que l'aviation puis la conquête de la lune ont réussi. En revanche, en politique le renoncement est immédiat.

Ainsi a-t-on très vite abandonné la démocratie née cinq siècles avant JC. On aurait d'ailleurs pu aussi y renoncer après l'élection d'Hitler au suffrage universel. L'histoire est le lieu de l'espérance, pensait Kant, et nous au XXIème siècle nous avons perdu toute forme d'espoir, toute forme d'audace, l'homme pour la première fois de l'histoire a peur de ses propres inventions.

Dans son livre *Le Siècle* critiqué trop souvent, Alain Badiou regrette que notre époque soit celle d'un repli frileux. On renonce au socialisme comme on a renoncé trop vite à la démocratie directe. Cette méfiance généralisée liée à l'imposture stalinienne constitue selon Henri Mahler, penseur si peu médiatique lui aussi, une des plus grandes tristesses qu'il nous soit donné de vivre. On associe systématiquement marxisme et absence de liberté, alors qu'il ne voulait parvenir qu'à la libération des hommes.

Le rapport de Hannah Arendt à Marx, fait de reconnaissance et de refus, est complexe et doit faire l'objet d'une étude approfondie puisqu'elle voulait lui consacrer un livre, ce à quoi elle a fini par renoncer. Elle lui reproche surtout d'empêcher le déploiement de la politique une fois survenue la fin du capitalisme, son reproche est-il pertinent ?

Quelles que soient les solutions choisies, il faut surtout savoir si nous aurons encore le courage d'espérer.

La politique est l'affaire de tous !

Qui se croit capable de nos jours de légiférer ? Qui se croit assez compétent pour comprendre les propositions de loi ? Pour en évaluer le bien fondé ? Plus personne, hélas !

Mais pourquoi ? En réalité, c'est le résultat d'une manipulation voire pour parler familièrement d'un bourrage de crâne. On a tort à trois points de vue : d'abord parce que l'**on mésestime nos capacités de bon sens** qui sont un atout politique majeur, ensuite parce que les **problèmes politiques à régler nous concernent dans notre quotidien** mais surtout parce que l'on fait erreur en **s'imaginant que nos représentants politiques auraient une meilleure connaissance** des dossiers et plus d'aptitudes pour les traiter.

Le citoyen ignore trop souvent ce qui se passe à l'assemblée. Les bancs sont souvent vides à cause du cumul des mandats, à cause des délégations de vote, et quand ils sont occupés, on écoute des rapporteurs qui résument nos textes de loi ! Belle économie de travail, et belle confiance. Il paraît que ces pratiques expliqueraient le vote de la loi de l'hiver 2005 concernant la version positive de la colonisation qui aurait dû être enseignée dans nos écoles. Ce texte d'abord passé inaperçu a fini par être supprimé du fait de l'avalanche de protestations qu'il a fini par susciter.

La vie associative reste le rempart le plus sûr contre l'uniformisation du monde.

Leur diversité est grande en France et c'est bon signe, on y lutte aussi bien pour protéger la planète, que pour aider les pays pauvres, défendre le droit au logement, les chômeurs et les « sans-papiers », il faudrait qu'elles aient plus d'adhérents encore et que le temps de travail soit réduit à 30 heures pour tous, afin que les citoyens aient vraiment les moyens de s'occuper des affaires communes.

Jacques Testard a écrit de nombreux articles dans *Le Monde* et dans *Libération* pour défendre la démocratie participative dans les domaines tels que les services publics, le recours aux OGM, les choix énergétiques. Chaque expérience a mis en évidence le bon sens du peuple pour peu qu'il ait reçu des informations contradictoires et complètes.

Il va de soi que tout le monde n'a pas forcément plaisir à faire de la politique, mais nous aimerions bien vivre dans un monde où ceux qui en sont épris pourraient s'exprimer en toute liberté et surtout être pris en compte.

CONCLUSION

Inlassablement donc Hannah Arendt aura réfléchi à la politique, cherchant malgré leur antagonisme naturel à réconcilier la pensée et l'action, cherchant à penser la nouveauté, la fragilité des affaires humaines, injustement délaissées à cause de leur caractère apparemment éphémère. Ainsi elle fournit des outils pour penser notre époque et y découvrir ce qui est oublié, c'est-à-dire la vraie liberté. Elle nous montre comment peut surgir le mal chez tous ceux qui perdent l'habitude de penser.

On extrapole sa pensée en soutenant que la loi de l'argent et celle du profit sont devenues l'équivalent de la loi de la nature et de celle de l'histoire, dans les régimes totalitaires, mais toute pensée n'est elle pas là pour être prolongée ?

Elle voyait dans le repli sur soi poindre le danger du risque totalitaire. Ce danger n'est pas écarté, et l'idée si souvent entendue, que la loi du profit est une loi naturelle et nécessaire dont il faut accélérer le cours ne laisse pas de nous effrayer.

Pour Hannah Arendt non seulement le passé n'est jamais mort, mais il n'est même pas passé comme le dit si bien Faulkner. Il convient donc de puiser dans l'histoire, les moyens d'éclairer nos routes. L'Antiquité plaçait la politique au plus haut niveau des activités humaines et son déclin a coïncidé aussi bien avec la chute de l'Empire romain qu'avec l'avènement du christianisme. Ce dernier ne demande aux fidèles ni des actes héroïques ni de belles paroles mémorables, mais seulement des prières, et une bonne confiance en la divine providence. Comme Saint Augustin, elle voyait en chaque nouvel homme arrivant sur terre la possibilité d'un monde meilleur et, pour l'amour de ce monde, elle pense sans relâche, nous transmettant ainsi, ses raisons d'espérer.

Pourquoi Hannah Arendt dit elle que le peuple romain fut sans doute le plus politique que l'on connaisse ?

l'Empereur Caracalla

Hannah Arendt s'est beaucoup souciee du sort des apatrides, voyant même dans leur nombre si important à la suite de la première guerre une des causes de la montée du phénomène de masse.

En 212 après JC, l'Empereur Caracalla accorde par un édit, la citoyenneté romaine à tous les étrangers vivant dans l'Empire. Les hommes libres sont alors tous égaux devant la loi romaine et bénéficient tous des procédures judiciaires et des garanties légales romaines.

Comment les Romains votent

Les citoyens défilent pour voter un à un sur une sorte de pont devant l'urne au champ de Mars. La constitution de la République romaine repose sur l'équilibre de trois organes qui se contrôlent mutuellement : Les magistrats, le Sénat et l'assemblée du peuple.

Pour en savoir plus.

Principales oeuvres d'Hannah Arendt

Les origines du totalitarisme : Antisémisme (1997), l'impérialisme (1997), le système totalitaire (1995). Les trois en Points Seuil
Condition de l'homme moderne, Presses pocket 1992
La crise de la culture, Folio Essais
Rahel Varvaghen, Agora 1994
Eichmann à Jérusalem, Essai sur la banalité du mal, Folio histoire 1991
Essai sur la révolution, coll Tel, Gallimard 1985
Vies politiques, coll Tel, Gallimard 1986
Du mensonge à la violence, Pocket, Calmann-Lévy 1989
Considérations morales, Petite bibliothèque, Rivages poche 1996
Qu'est-ce que la politique ? Points Essais, Seuil 1995
Qu'est-ce que la philosophie de l'existence ? Petite bibliothèque, Rivages poche 2002
Juger, Point Essais, Seuil 1991
La vie de l'esprit, Quadrige PUF 2005
Journal de pensée, Seuil 2005
Correspondance avec Martin Heidegger 1925 1975 Gallimard 2002
Hannah Arendt, Heinrich Blücher correspondance 1936 1968 Calmann-Lévy 1999

Principaux ouvrages critiques étudiés

Jean-Claude Eslin, *L'obligée du monde*, Michalon Le bien commun 2000
Jean-Claude Poizat, *Hannah Arendt Une introduction*, Pocket La découverte. 2003
Françoise Collin, *L'homme est-il devenu superflu ?* Odile Jacob 1999
Paolo Flores d'Arcais, *La politique, l'existence et la liberté*, Bordas 1995
Julia Kristeva, *Hannah Arendt, le génie féminin*, Folio poche 1999

Biographies

Elizabeth Young-Bruehl, *Hannah Arendt*, Calmann-Lévy 1999
Laure Adler, *Dans les pas de Hannah Arendt*, Gallimard 2005

Pour compléter la réflexion.

L'Antiquité

Platon *Gorgias*, GF Flammarion
Paul Veyne *L'empire gréco-romain* Seuil 2005

La démocratie

BT2 n° 72 : Obéissance, Désobéissance.
Jacques Rancière, *La haine de la démocratie*, La fabrique éditions 2005
Alain Badiou, *Le Siècle*, Seuil L'ordre philosophique 2005
Noam Chomsky, *Deux heures de lucidité*, Les arènes 2001
François Brune, *De l'idéologie aujourd'hui*, Parangon 2003
Michel Koebel, *Le pouvoir local ou la démocratie improbable*, Editions du croquant 2006
Raoul Vaneigem, *Pour l'abolition de la société marchande pour une société vivante*, Rivages poche

Les camps de concentration

BT2 n° 82 : La Shoah, notre société en question
BT2 Hors Série n° 2 : La déportation.
Primo Levi : *Si c'est un homme*, Julliard 198
David Rousset, *L'univers concentrationnaire*, Réed Hachette pluriel, 1998